

La vie comme elle va

Récits de vies

Danièle Ludeau

On n'est pas curieux par ici

Je sortais du potager avec un panier de haricots quand je les ai vus arriver. En fait, j'ai d'abord vu la poussière de leur voiture sur la route, puis sur le chemin qui mène à la ferme. C'est rare les visites ici.

Ils étaient beaux, un garçon et une fille, une vingtaine d'années, bien assortis, bien habillés, très à leur aise, un peu hautains. Des citadins manifestement. Ils m'ont demandé s'ils pouvaient acheter de quoi manger, un poulet, des légumes, des fruits... Je n'y voyais pas d'inconvénient. Je leur ai demandé de me suivre et de s'installer sous la véranda le temps que je leur prépare le tout. Mais ils ont préféré venir avec moi. A votre aise, je leur ai dit.

Ils m'ont regardée égorger le poulet sans ciller. Ça m'a étonnée : les citadins, en général, ils n'aiment pas voir tuer les bêtes. Ils les mangent mais ils n'aiment les voir tuer.

Le temps de plumer le poulet, j'ai bien essayé de leur parler un peu, par politesse, pour savoir d'où ils venaient, où ils allaient, ce qu'ils faisaient. Ils se sont contentés de me dire qu'ils camperaient quelques jours par là en m'indiquant une vague direction. Je n'ai pas insisté. Les affaires des autres, ça ne nous regarde pas. On n'est pas curieux par ici.

Avec le poulet, les légumes et les fruits, je leur ai mis également quelques œufs et deux parts de tarte à la rhubarbe que j'avais faite le matin même. Ils m'ont remercié mais sans plus, ils ont eu l'air de trouver ça normal. Ils m'ont demandé combien je leur devais ; j'étais bien un peu embêtée et puis après tout, je me suis dit qu'ils n'avaient pas l'air de manquer. Alors j'ai donné un prix un peu fort et ils n'ont pas tiqué.

Je leur ai proposé de boire quelque chose de frais, une citronnade. Ils ont décliné mon offre, poliment mais avec un rien de froideur. D'ailleurs, ils sont restés plutôt distants tout le temps qu'ils ont été là.

Ils ont pris de l'eau à la fontaine aussi, dans des jerricans qu'ils ont sortis de leur voiture.

Et ils sont repartis. C'est après seulement que j'ai pensé que j'aurais dû les mettre en garde. Mais les gens pas causants, ça n'incite pas à causer. Si encore j'avais su où ils campaient, j'aurais pu prendre la voiture et aller les trouver. Mais je ne savais pas où les chercher. Ça m'a quand même tracassée.

C'est le surlendemain qu'on a découvert le corps de Maggy. La veille, elle avait appelé le vétérinaire pour un animal malade. C'est lui qui l'a trouvée le matin, à 300 mètres de la grange.

Ça m'a fichu un coup. Maggy et moi, on se connaissait depuis l'enfance, on avait épousé nos hommes presque en même temps et on était devenues veuves elle et moi à quelques années de distance. Sans se fréquenter vraiment, on s'appréciait bien. C'est vrai aussi qu'on habite à 15 miles l'une de l'autre ; la distance n'est pas énorme mais le travail à la ferme ne permet pas de se voir souvent.

Mon mari a été tué lui aussi, un jour qu'il était parti seul réparer une clôture, assez loin de la ferme. C'était le deuxième. Les agents du FBI avaient alors débarqué, fouillé partout, posé des questions à tout le monde. Mais ça n'avait rien donné et ils avaient fini par repartir. Malheureusement ils ont dû revenir, plus tard, pour d'autres affaires, dont celle du mari de Maggy, jamais élucidées. Ce ne sont pourtant pas des imbéciles ces gens-là. Mais ça leur arrive, paraît-t-il, de ne pas trouver un meurtrier.

C'est Bertha qui m'a téléphoné pour me prévenir pour Maggy. Bertha et son mari sont toujours au courant de tout avant les autres. Ils sont notre gazette locale. Ils habitent entre chez Maggy et chez moi. Bertha m'a proposé de venir dîner avec eux et de rester coucher. Mais j'ai décliné l'offre ; c'était gentil mais si on commence à avoir peur, on ne vit plus.

Le shérif et son adjoint sont passés me voir, à tout hasard. Je n'avais pas grand chose à leur raconter. Je leur ai quand même signalé la présence des deux jeunes. Ils m'ont dit qu'ils essaieraient de les trouver. Et que les agents du FBI devaient débarquer d'un moment à l'autre. Comme d'habitude. Ils m'ont dit aussi de faire attention à moi.

Le soir, j'ai bien tout barricadé, plus que d'habitude, et j'ai dormi le fusil à la tête du lit.

Ils sont revenus le jour d'après. Quand je dis eux, je parle des jeunes gens. Ils venaient de nouveau acheter de quoi manger.

Cette fois-ci, tout en revenant avec ce qu'ils m'avaient demandé, j'ai été plus bavarde. C'est vrai qu'ils n'étaient pas plus sympathiques que ça mais enfin, quand même, un être humain ça reste un être humain. Et ils étaient jeunes en plus. L'âge de mes petits enfants, à quelques années près. Ça me serre le cœur rien que d'y penser.

Je leur ai donc raconté pour Maggy. Ça les a un peu sortis de leur mutisme. Ils m'ont posé quelques questions. Je m'apprêtais à leur raconter que des vilaines choses, il s'en était passé dans le coin ces dernières années, et toujours avec des personnes isolées, sans qu'on sache jamais qui avait fait le coup ni pourquoi. Je les aurais mis en garde.

Mais à ce moment-là le téléphone a sonné. Je me suis excusée et suis rentrée à la maison. C'était mon gendre, celui qui est assureur. Il y a quelques jours, je lui avais demandé une

précision sur un de mes contrats - oh ! Un détail, rien d'important - et il m'apportait la réponse.

Ça aurait bien pu attendre ou j'aurais pu lui dire que je le rappellerai plus tard. Mais je ne l'ai pas fait. Enfin, c'est comme ça, on ne refait pas le passé.

Je prenais en note ce qu'il m'expliquait et je n'ai pas vraiment fait attention. J'ai vu une main qui posait de l'argent sur la table et presque tout de suite après j'ai entendu leur voiture qui démarrait. Ils sont partis avant que j'aie pu faire un geste pour les retenir.

Ça m'a tourmentée un moment. Je n'avais pas le cœur à ce que je faisais. J'ai fini par appeler le shérif. Je lui ai expliqué ce qui me tracassait. Il m'a dit qu'il enverrait de nouveau une équipe pour essayer de les retrouver mais que leurs premières recherches n'avaient rien donné. Ils m'ont dit aussi que les agents du FBI étaient arrivés. Mais ça je le savais déjà, Bertha m'avait appelée pour me le dire.

J'ai très mal dormi les nuits suivantes. Chaque jour je les attendais. Je calculais, par rapport à ce que je leur avais vendu, combien de jours ils pouvaient tenir sans revenir acheter des provisions. Mais au fond de moi je savais.

On a fini par les retrouver quelques jours plus tard. Et trop tard.

Mais dites-moi, qu'est-ce que j'aurais pu faire ?

L'erreur

Je rentre. Je monte l'escalier. Je mets la clé dans la serrure, je la tourne. Je pousse la porte. J'accroche la clé à sa place. J'enlève mon manteau et je l'accroche à sa place. Tout est à sa place.

J'avance dans le salon. Tu devrais être là. Tu n'es pas là. Je parcours les pièces, déjà inquiète, les sens en alerte.

Sur la table de la cuisine, une lettre. Pas un simple mot « *Suis parti chercher du pain* ». Non. Une lettre dans une enveloppe. Du moins je suppose qu'elle contient une lettre car pour l'instant je ne vois que l'enveloppe.

Je le savais.

Voilà je me dis, c'est fini. J'ai toujours su que ça finirait toi et moi. C'était trop beau. Ça ne pouvait pas durer. Un mec si bien avec une fille comme moi ! Au fond de moi, c'était inscrit : tu ne seras pas heureuse comme ça toute ta vie, ce n'est pas possible tout ce bonheur pour toi toute seule.

Et maintenant j'y suis.

Je m'assois. Je saisis l'enveloppe, elle n'est pas collée. Je l'ouvre, une lettre s'y trouve effectivement, et un chèque aussi. Je sors la lettre, elle est pliée en quatre, je la déplie. Et je lis :

« Mon poussin, mon père va très mal, je pars tout de suite. Je te téléphonerai. Je t'aime. Pierre

PS.- J'ai essayé de te joindre mais ton putain de portable n'était pas allumé, comme d'habitude !...

PSS.- Je mets un chèque dans l'enveloppe pour le loyer car il est grand temps de l'envoyer. Bisous bisous bisous. »

La dame mûre

Madeline s'est assoupie. Une petite dizaine de minutes seulement, comme à son habitude. Elle reste sans bouger, se donnant le temps d'émerger. Son mari, installé à côté dans le hamac, dort à poings fermés. Si elle ne le réveille pas, il dormira jusqu'au lendemain matin. Les siestes chez lui peuvent durer des heures.

Elle décide de se lever et entreprend de s'extraire de la chaise longue. Opération difficile qui requiert beaucoup d'efforts : Madeline est une grosse dame de 66 ans. Une fois levée, elle va boire un verre d'eau au robinet de la cuisine. A quoi va-t-elle s'occuper maintenant ? Il fait encore chaud. Pas un temps à jardiner. Elle se souvient de mûres qu'elle a vues hier, en se promenant sur ce chemin à l'écart qu'elle a découvert par hasard et décide d'aller en cueillir. Plein de mûres et des bien grosses. En rentrant, à la fraîche, elle fera des confitures. Ou demain matin, ce sera selon son état de fatigue.

Elle prend son chapeau de paille, un récipient en plastique. Elle hésite : doit-elle laisser un mot à son mari ?... Non, inutile, il dort, il ne s'apercevra même pas de son absence.

Elle part en marchant doucement pour se ménager car il fait décidément très chaud. Elle ne rencontre personne. A cette heure-ci, les gens restent à l'ombre. Elle arrive aux mûres, dans leur coin isolé et bien caché, et commence à remplir son récipient. De temps en temps, elle en mange plusieurs à la file. Bientôt, ses doigts sont mauves du jus des fruits. Ses lèvres aussi mais elle ne les voit pas.

Elle est comme une enfant, recherchant toujours le plus gros fruit. En se penchant un peu, elle voit des branches un peu en retrait, en contrebas, avec des mûres qui lui semblent

énormes. Elle s'engage prudemment, un pied après l'autre, sans pouvoir s'accrocher aux branches épineuses. Imbriqués dans les ronces se trouvent des pyracanthes avec leurs méchantes épines acérées comme des petits poignards. Elle les connaît ces méchants arbustes et veille à ne pas s'en approcher.

Soudain son pied gauche glisse et, avec un petit cri d'effroi, elle s'effondre sur le derrière, entraînée par son volume et son poids. Instinctivement, elle porte une main derrière elle pour amortir le choc. Une douleur fulgurante lui coupe le souffle, l'empêche même de crier. Elle a mal jusqu'au cœur d'elle-même. En gémissant, elle dégage comme elle peut sa main droite : une énorme épine de pyracanthe s'est fichée dans la paume, juste en dessous du gras du pouce. Bêtement elle a une pensée fugace pour le calvaire de Jésus Christ sur sa croix.

Elle essaye d'enlever l'épine mais la douleur la fait vite renoncer. En geignant, elle regarde autour d'elle. Elle a glissé en bas du talus et se trouve au milieu des ronces. Elle doit se relever. Tout le problème est de savoir comment, avec une main poignardée et un quintal de chair sans muscles. Elle doit au moins s'installer plus confortablement car pour l'instant elle est à moitié couchée sur sa jambe gauche. Mais dès quand elle bouge, son pied gauche l'élanche. Elle a dû tomber dessus dans sa chute. Je suis mal, pense-t-elle, très mal.

Avec des efforts que n'aurait pas reniés Hercule, elle parvient à se bouger millimètre par millimètre, tant bien que mal, pleurant de douleur. Les ronces se prennent dans sa robe et elle a du mal à s'en dégager. Elle arrive quand même à se tourner sur le côté pour déplier sa jambe. Elle a très chaud et son cœur bat la chamade. Je dois me calmer, se dit-elle, m'appliquer à respirer profondément, comme le docteur me l'a appris. Inspirer, expirer, inspirer, expirer... Ce petit

exercice lui fait du bien. Il lui permet au moins de reprendre ses esprits.

Tout d'un coup, une pensée lui traverse l'esprit, en fait le tour et s'y arrête : en partant, elle n'a pas pris son médicament pour le cœur ! Elle doit le prendre régulièrement, toutes les quatre heures. Le docteur lui a bien recommandé d'avoir toujours ses comprimés sur elle, au cas où. « Mais je n'allais pas loin, je ne partais pas longtemps... »

Evidemment elle n'a pas pris de montre non plus ; elle s'efforce donc de réfléchir : elle a pris le dernier comprimé à 14 heures, elle est partie aux mûres vers 15h30 et elle doit prendre le prochain à 18 heures. Quelle heure peut-il être ? Elle a marché vingt minutes, à peu près, elle a cueilli des fruits pendant... pendant combien de temps ? C'est le genre d'occupation qui vous fait oublier le temps. Elle se contorsionne pour tourner la tête et voir où en est le soleil. Encore assez haut. « Bon, ça me laisse du temps. »

Elle pense un bref instant que son mari se réveillera, s'étonnera de son absence, partira à sa recherche et la trouvera. Son sourire à peine naissant meurt aussitôt entre ses grosses joues : son mari ne se réveillera pas avant de longues heures. Elle a le temps de mourir dix fois. Elle ne doit pas compter sur lui.

Quelqu'un va passer, je crierai, il m'entendra, il me verra, il me sauvera... Au secours, tente-t-elle de crier. Sa voix n'est qu'un filet ténu, rien qui puisse ameuter un promeneur, à moins de passer à proximité immédiate. Un qui connaîtrait le coin aux mûres... Pas gagné.

Elle veut se tourner sur le dos mais elle sent les ronces se cramponner à elle avec leurs mille doigts crochus et les entend lacérer sa robe. Une la griffe au cou, une autre s'accroche dans ses cheveux, d'autres encore la balafrent au bras et d'autres égratignent ses jambes. Sa main valide est pleine de petites épines. Elle se sent agressée de toute part.

Une attaque anarchique et pourtant systématique, à mille contre une. Elle se fait l'effet de Gulliver mais l'idée ne la fait pas sourire. Elle pleure et appelle sa mère d'une toute petite voix...

Son mari se réveille un peu avant 21 heures. Il s'étonne du peu de lumière et constate finalement que le jour décline. Pourquoi Madeleine ne l'a-t-elle pas réveillé ? Il s'extirpe de son hamac, enfile ses pantoufles et part à sa recherche dans la maison. Force lui est de constater qu'elle n'y est pas. Et de penser que ça n'est pas normal.

Il entreprend de la rechercher, aidé par des voisins.

Ils retrouvent son corps seulement le lendemain matin et pensent qu'elle a été violentée : sa robe est déchirée par endroits, son visage, ses bras, ses mains, ses jambes sont griffés, ensanglantés, ses cheveux en désordre, ses lèvres comme tuméfiées et dans ses yeux, qui sont restés ouverts, on lit une épouvante sans nom...

La fille dont il ne voulait pas

L'homme entre chez lui pesamment, pose son sac sur la table et va à l'évier pour se débarbouiller sommairement, se laver les bras, les mains. C'est un homme encore jeune, dans la force de l'âge, au visage rude mais on peut l'imaginer beau sans toute cette fatigue qui épaissit ses traits, durcit sa bouche, noircit son regard, rapproche ses sourcils. Il prend le torchon accroché à sa main droite et s'essuie lentement. Puis il va vers sa femme et l'embrasse.

C'est alors qu'il la voit, dans le renforcement de la cheminée. En fait il devine une tache plus qu'il ne la voit.

- C'est qui ? demande t'il à sa femme avec un mouvement de tête dans la direction de la cheminée.

Sa voix est rauque, basse.

- Une pauvre fille. Je l'ai rencontrée en revenant des vaches. Elle se cachait sous un arbre pour se mettre à l'abri de la pluie. J'ai eu pitié.

Il ne répond rien mais scrute intensément la tache.

- Parce que tu crois qu'on a de quoi nourrir une bouche de plus ?

- On ne peut quand même pas laisser les malheureux dehors par ce temps Pierre ! Et puis une bouche de plus ou de moins, qu'est-ce que ça change ?

- Qu'est-ce que ça change, qu'est-ce que ça change ! T'en a de bonnes toi !

- Pierre, quand on a rien, on peut bien partager.

Un gamin pas plus haut que ça sort alors de sous la table où il jouait avec rien ou presque.

- Elle peut rester papa ? Elle est gentille et pis elle connaît des jolies chansons que j'aime bien...

Il prend son fils dans ses bras, l'embrasse dans le cou pour le faire rire aux éclats, fait mine de lui manger une oreille pour le faire hurler de peur et de plaisir, le chatouille pour l'entendre rire encore et encore, le fait sauter en l'air, le serre dans ses bras, le berce un peu, lui fait un dernier gros baiser bien appuyé sur une joue puis le repose.

- Va te mettre au lit maintenant, il est l'heure mon fils.

Le petit ne discute pas et part dans la pièce d'à côté, sa mère sur ses talons.

Pierre met ses mains dans ses poches et s'approche de la tache qui n'a pas bougé.

Celle-ci le regarde sans ciller. Il peut lire dans ce regard à livre ouvert. Ils se regardent longtemps, l'un avec colère, l'autre avec arrogance.

Elle est habillée de loques, les cheveux emmêlés, elle est sale, elle est maigre. Mais elle a toujours ce même regard, comme si elle était la reine du pays. C'est lui qui craque le premier.

- On peut savoir ce que t'es venue foutre ici ?

Elle le regarde sans répondre.

- Bon, puisque ma femme en a décidé ainsi, tu peux rester jusqu'à demain. Mais demain matin, je ne veux plus te voir ici, c'est compris ?

Il a parlé bas, d'une voix sourde. Elle ne lui répond pas.

- Tu dormiras dans l'étable. Il y fait bon.

Il se plante ensuite devant la cheminée et se frotte les mains comme s'il voulait les réchauffer. Il paraît calme mais son cœur fait des bonds de cabri de printemps. Il a chaud. Sa tête ne peut plus raisonner. Et il sait qu'elle le sait.

Après le repas qu'ils prennent silencieusement, sa femme conduit la fille dans l'étable. Quand elle revient, elle lui dit qu'une vache l'inquiète, une qui va bientôt mettre bas.

- Tu devrais aller la voir.

- Qui ça ?

- Ben... la Blanche ! T'as pas écouté ce que je te disais ?

- Si si. J'y vais.

Il soupire, se lève et sort.

Quand il rentre dans l'étable, la fille se relève lentement du tas de paille où elle était couchée. Puis se tient sur un coude pour suivre tous ses faits et gestes.

Il ne la regarde pas, marche jusqu'à la vache qui inquiète sa femme, la palpe, la tâte, lui parle.

- Ben alors ma Blanche, qu'est-ce que t'as qui va pas ? C'est pourtant pas le moment. Faut nous faire un joli petit veau, on en a bien besoin tu sais. Mais pas tout de suite, il est pas fini ton petit. Et puis t'es pas assez en forme pour le faire en ce moment.

Il la bouchonne, lui apporte de la paille fraîche, lui tapote le museau, les flancs, lui caresse la tête.

- T'es plus tendre avec ta vache qu'avec moi.

Il se retourne vivement au son de cette voix rauque. Il a l'épiderme hérissé. La vache fait un pas de côté.

- Je t'ai demandé quelque chose à toi ?

Elle ne répond pas, se contentant de le regarder de son air narquois.

- Demain tu fous le camp ! Qu'est-ce que t'es venue foutre ici ?

- Rien. Je passais par là...

- Tu te fous de ma gueule ?!!!

- Oh là, du calme, tout doux mon bel agneau.

Elle le nargue encore.

- T'as rien à foutre ici ! Demain matin à la première heure tu dégages !

- Ta gueule Pierre. C'est pas toi qui décides. Je m'en irai si moi je décide de partir.

Elle a gardé le même ton, pas une parole plus haute que l'autre. Ils se mesurent du regard, les yeux dans les yeux à

se sonder l'âme. Il sait qu'à ce jeu il a toujours perdu avec elle.

- Pourquoi t'es revenue ?

- Pour te voir pardi !

Il secoue la tête en fermant les yeux comme pour se débarrasser du problème qui l'importune.

- Non non non. Je t'avais bien dit...

- Oui, tu m'avais dit. Mais c'est pas toi qui décides, je te l'ai déjà dit.

Il y a dans son regard, à elle, comme un éclair. Pierre la dévisage. Ça l'étonne toujours de voir comment elle peut tenir tête à tout, à tous. A sa connaissance, rien jamais ne l'a fait fléchir, ne peut la faire fléchir. Rien ne paraît l'atteindre. Ni la douceur, ni les coups, ni les humiliations, ni les privations. Il ignore de quoi elle est faite, comment elle fonctionne. Cette fille est un mystère. S'il croyait au diable, il l'aurait dite habitée par le mal. Si belle et si mauvaise. Mais il ne croit pas au diable, ni à Dieu du reste. A vrai dire, il ne croit plus en grand-chose.

Il regagne la porte de l'étable qu'il referme sur lui. A la porte de la maison, il s'assoit sur le banc en pierre et reste immobile dans la nuit, les mains appuyées sur la roche froide. Il regarde le ciel où courent des nuages. C'est la pleine lune, on y voit presque comme en plein jour. La pluie a cessé, pour l'instant, mais l'atmosphère est imprégnée d'humidité glaciale.

Il sait qu'il doit prendre une décision et qu'une seule est envisageable. Car jamais elle ne le laissera. Il le sait qu'un jour il devra se décider. Au fond de lui-même il le sait. Il l'a toujours su.

Quand il sent le froid lui atteindre le cœur des os, il rentre. Sa femme dort déjà, rompue de sa journée, de ses soucis, de cette vie. Il se colle à elle, contre sa bonne

chaleur, contre sa bonne odeur. Elle ne se réveille pas et c'est bien comme ça.

Le lendemain, quand il se lève et qu'il va voir comment est la Blanche, la fille est déjà partie. Il n'en est même pas soulagé.

Il sait qu'elle reviendra et qu'il devra se décider.

La maison du vent

Le Gouverneur décida d'installer cinquante nouvelles familles sur une île de Bretagne. Un an après, il projeta d'aller sur place constater, par lui-même et seul, les progrès d'installation de ces gens, sans en référer à quiconque. Il aimait bien ce genre de fanfaronnade.

Depuis un an, ainsi que lui-même l'avait formellement exigé, il n'avait reçu aucune nouvelle de ces émigrés. C'était son souhait de laisser les familles se débrouiller, s'organiser, ordonner leurs vies seules, sans avoir à rendre compte. Si elles rencontraient des problèmes, elles étaient censées leur trouver des solutions - rien ne vaut l'autonomie. Tous les moyens leur avaient été octroyés pour leur faciliter cette nouvelle vie et il ne doutait pas du résultat de ce qu'il considérait secrètement comme devant devenir son œuvre. Son chef d'œuvre.

Quand il mit les pieds sur le ponton de l'île, il fut d'abord étonné de ne pas être accueilli, ne serait-ce que par l'homme qu'il avait nommé responsable. Certes il n'avait prévenu personne de son arrivée mais il comptait bien sur une indiscretion de son personnel pour laisser filtrer ne serait-ce qu'un soupçon de visite à une date non déterminée. Même s'il dût bien convenir que sa démarche n'était connue que de lui seul. Par contre, la venue de la navette, un jour non prévu, aurait dû suffire à renseigner les insulaires de l'arrivée inattendue d'un personnage.

Il fit quelques pas incertains sur le port, troublé par le calme ambiant. La navette était repartie et seul le bruit lointain et décroissant de son moteur entamait le silence. Pas un enfant dans les rues, pas un pêcheur sur le port, pas une

femme à sa fenêtre. Sans le cri isolé d'une mouette de ci de là, le silence eut fini par être total.

Sur la navette, il avait bien essayé d'entamer la conversation avec le capitaine mais en vain. A ses questions, l'homme répondait par des monosyllabes incompréhensibles ou par des hochements de tête. Le gouverneur n'était même pas très sûr que l'homme le comprenne. Il avait dû abandonner toute velléité de conversation et s'était accoudé au bastingage pour fumer. Il ne savait pas que l'homme était breton et que, s'il le comprenait un peu, il ne parlait pas français.

Il décida de se rendre à la maison qu'un an plus tôt il avait pompeusement baptisée "Maison du Gouverneur". L'homme qu'il avait nommé responsable pour ses qualités intellectuelles et sociales, était censé s'y rendre tous les jours à des heures déterminées par lui et connues de tous. Ainsi chacun pouvait se rendre à la Maison du gouverneur pour y être entendu, déposer une requête, défendre son point de vue, demander gain de cause. Et voter. Oui, le gouverneur tenait beaucoup à ce que chacun puisse s'exprimer le moment venu et le vote lui avait semblé le meilleur moyen pour que tout un chacun puisse donner son avis sur un sujet sensible sans pour autant que cet avis soit connu publiquement. Il avait laissé le responsable libre de décider des questions à débattre avec les quarante-neuf autres chefs de famille.

La porte de la maison du gouverneur était grande ouverte. Avec un froid pareil, le gouverneur s'étonna qu'on ne cherche pas davantage à conserver la chaleur à l'intérieur. Il grimpa les quelques marches de bois en tapant délibérément des pieds et, arrivé devant l'ouverture de la porte, il fut sidéré de ce qu'il découvrit.

Rien. En fait il découvrit qu'il n'y avait plus rien. Un vide total. Plus un meuble, plus le poêle, plus un papier.

Il fit quelques pas dans la pièce qui, décidemment, était vide.

Le gouverneur repartit en sens inverse pour gagner la maison la plus proche. Il frappa fermement à la porte et attendit. Le silence qui fit écho au coup frappé sur le bois lui sembla de mauvais augure. Il insista malgré tout. Le même silence opaque. Il tourna alors la poignée et la porte s'ouvrit sans résister. Malgré la pénombre, quand ses yeux se furent habitués à l'obscurité, il dut bien constater que la pièce dans laquelle il se trouvait était vide. Il prit la peine de parcourir les autres pièces, lesquelles étaient également vidées de leurs meubles.

Diantre, se dit le gouverneur. Mais que se passe t'il donc ici ?

Bien à contrecœur, force lui fut de constater que toutes les maisons du village étaient non seulement inoccupées mais avaient manifestement été évacuées. Il allait, incrédule, de maison en maison, n'osant appeler car il se serait effrayé d'entendre sa voix dans ce silence oppressant.

Il poursuivit sa quête dans les champs immédiatement après le village. Tout était sec et pas un animal ne broutait. Pourtant, il y a un an, ils avaient débarqué quantités de moutons, de vaches, de poules, de coqs... et même des chiens ! Il y repensait maintenant : il y a toujours au moins un chien qui vient, soit pour vous renifler le pantalon, soit pour vous montrer les crocs. L'absence de chien fut peut-être la pire des preuves : il lui fallait bien admettre que l'île était dépeuplée. A part lui, pas une âme qui vive.

A part lui... La sueur lui coula dans le dos. C'est vrai qu'il n'avait pas prévu d'être seul, qu'il avait envisagé de rester une semaine sur l'île et qu'il avait demandé au capitaine de venir le reprendre dans une huitaine. Dans une huitaine...

Il redescendit vivement dans le village et s'enjoignit au calme. Il s'assit sur un banc et se força à réfléchir. Qu'étaient devenus ces gens ? S'ils étaient tous morts, il

devrait y avoir trace de leurs corps ?... Et en admettant qu'une épidémie les ait tous décimés, les hommes, les animaux, il resterait des cadavres, des carcasses... Il décida de repartir à la recherche d'un cimetière ou quelque chose dans le genre. Derrière la petite église en bois, il trouva bien quelques tombes, celles de nouveaux nés, d'une femme, rien de bien extraordinaire malheureusement, la mort que la vie contraint, même sur un court laps de temps, même trop tôt. Et réflexion faite, s'ils avaient tous été morts, rien n'expliquait que leurs maisons soient vidées de leurs meubles.

Il en était là de ses réflexions et se secoua car il lui fallait maintenant faire face à la situation. Déjà le soir tombait et il commençait à faire réellement froid. Avant toute autre chose, il devait pourvoir à son bien être : avoir chaud, boire, manger. Comment faisait-on du feu ? Comment trouver de quoi manger quand toutes les maisons étaient vides, sans un placard pouvant encore contenir... contenir quoi ? Tenir le rôle de Robinson Crusoë ne lui convenait guère. Un gouverneur n'est pas armé pour subvenir à des besoins basiques.

La nuit fut épouvantable. Il eut froid, il eut faim, il eut soif. Il avait bien trouvé de l'eau dans une barrique mais sa vue l'avait épouventé. Et il eut peur. Il ne pouvait envisager de rester ainsi durant les huit jours à venir. Mais que faire ? Pourquoi cette île était-elle déserte ? Qu'étaient-ils tous devenus ?

Quand le capitaine de la navette revint huit jours plus tard, il trouva le gouverneur affaibli sur le ponton : amaigri, sale, les cheveux et la barbe désordonnés, le regard ahuri, la bouche sèche, la peau blême, il donnait toutes les apparences d'un halluciné. Le capitaine donna des ordres et le gouverneur

fut pris en charge très rapidement. Dans l'immédiat, on lui fit boire de l'eau et un peu de gnole. Arrivé sur le continent, tout fut entrepris pour le remettre en état et il eut la vie sauve.

Lorsqu'il fut en état de reprendre ses fonctions, il posa des questions. Ce qu'il apprit le confondit : les cinquante nouvelles familles n'avaient pu rester sur l'île, sujette aux éléments et au courroux de la mer ; au moindre coup de vent un tant soit peu violent, les vagues submergeaient le village, les champs, et tout était à recommencer ou presque. Cultiver était impossible et souvent des bêtes étaient noyées. L'île n'était pas assez surélevée et personne n'avait pensé aux conséquences de cette situation, le gouverneur le premier, ce qu'il se garda bien d'admettre.

Les habitants de l'île avaient voté, scrupuleusement, et la résolution de partir avait été approuvée à l'unanimité. Personne n'en avait informé le gouverneur puisque ordre avait été donné que le silence soit strictement gardé sur cette affaire. Et il faut bien dire qu'ils en avaient un peur.

Peu importe que le gouverneur fût à l'origine de cette consigne, les coupables furent réprimandés. Il était vexé que son chef d'œuvre ait pu être ainsi bafoué. Et l'idée que quelque chose lui échappât lui était insupportable, lui qui avait toujours tout décidé, tout prévu à l'avance, dont l'autorité ne pouvait être contestée.

Quant aux cinquante familles, il les oublia purement et simplement. Puisqu'elles avaient décidé de se prendre en main, qu'elles se gèrent donc !

Ce qu'il n'oublia jamais par contre, ce sont les nuits qu'il avait passées sur l'île. Ce n'était pas tant l'épouvante qui l'avait amené à appeler sa mère, la soif qui l'avait obligé à boire de l'eau croupie, la faim qui l'avait contraint à

manger crues des bestioles indéfinies trouvées dans le sable ou les rochers, la solitude qui l'avait fait pleurer d'angoisse.

Non, le pire ce n'était pas les souffrances physiques et morales qu'il avait endurées. Ce qu'il ne pouvait admettre, c'est que durant ces huit jours seul sur cette île déserte, lui, personnage ô combien respectable, respecté, admiré et craint de tous, il n'avait été personne. Personne ! Il n'était plus rien, rien. Une petite chose insignifiante dans le cosmos. Il était sur cette île et la vie continuait, sans lui. La vie continuerait sans lui.

Le gouverneur avait compris qu'il était mortel. Qu'importait son statut de gouverneur, ses croix, ses médailles, ses mérites, sa carrière, l'éternité n'était pas au programme. Alors à quoi bon cette vie, à quoi bon cette recherche de reconnaissance, à quoi bon les courbettes des uns, les congratulations des autres ? Tout n'était que pure vanité.

Il n'était pas croyant, ne fréquentait l'église que par pur conformisme. Sa quête ne pouvait donc se tourner vers la religion. Il vivait seul depuis des années, sa femme étant morte, ses enfants installés, ses petits-enfants indifférents à ce grand-père bourru et rigide. Ses amis étaient ceux de son rang, satisfaits d'eux-mêmes, imbus de leur soi-disant réussite et toujours critiques envers les autres. Il n'avait pas beaucoup d'issues.

Deux mois plus tard, un matin le capitaine de la navette vit le gouverneur sur le quai, des malles et des ballots à ses pieds. Il embarqua et demanda qu'on l'amène sur l'île déserte. Le capitaine obtempéra. Deux heures plus tard, il le débarquait et les deux hommes convinrent d'un rendez-vous mensuel pour qu'il soit réapprovisionné de denrées, légumes et fruits compris.

Le gouverneur vécut sur son île durant plusieurs années. Le capitaine prit sa retraite et un plus jeune le remplaçât. Mais la consigne fut respectée et jamais le rendez-vous ne fut manqué.

Sauf le dernier, quand le gouverneur ne se présentât pas sur le ponton. Les hommes de la navette le découvrirent mort dans la maison qu'il avait fait sienne, La Maison du Gouverneur.

Les lettres avaient été soigneusement repeintes. La peinture était encore fraîche, les doigts du gouverneur tachés. Sa mort était récente et son visage rayonnait de la sérénité qu'il avait dû enfin trouver là, sur cette île, coupée de tous et de tout, loin des honneurs.

Sur le fronton de la maison, maintenant on pouvait lire :

La Maison du vent.

La médiation

Il est arrivé depuis un quart d'heure, a pris place dans un fauteuil où il attend nerveusement. Le médiateur l'a accueilli avec quelques paroles de sympathie, a tant bien que mal essayé de parler de choses et d'autres mais devant le manque d'intérêt et le mutisme de son interlocuteur, il s'est replongé dans ses dossiers.

On frappe à la porte et après y avoir été invitée, la secrétaire introduit une femme pâle, aux lèvres serrées, aux gestes secs. Elle jette un œil au médiateur mais n'a pas un regard vers l'autre homme. Manifestement elle a du mal à respirer, on la sent tendue à un point extrême. Elle s'assoie dans le fauteuil à côté de l'homme.

Le médiateur la salue et, les regardant tour-à-tour, sourit d'un petit air encourageant, du genre "Tout va bien se passer, faites-moi confiance". Un jeunot, trente ans au plus. Des lunettes. Un peu curé dans ses manières. Elle n'aime pas les curés.

Elle et son mari sont en instance de divorce depuis six mois. Parce que lui, à plus de cinquante ans, a abandonné le domicile conjugal pour s'installer avec une plus jeune à qui il a fait un enfant. Un enfant !

- Si nous sommes là aujourd'hui Madame Martin, c'est parce que Monsieur Martin, votre mari, souhaite reprendre la vie commune.

Elle se redresse, se tenant très droite :

- Pardon ?... Reprendre la vie commune ?! Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas de nounou pour garder son fils ? J'irai promener le petit au parc et on me dira : « Oh qu'il est mignon ! C'est votre petit-fils ? Non, c'est le fils de mon mari. »

Son mari intervient mollement :

- Tu n'es pas drôle.

Le médiateur joue l'instituteur :

- Madame Martin, si nous pouvions éviter ce genre d'humour...

- Je fais l'humour que je veux Monsieur.

Et s'adressant à son mari, sans toutefois le regarder :

- Pourquoi tu veux reprendre la vie commune ? Elle t'a plaquée ?

- C'était une erreur, nous n'avions rien à faire ensemble...

- Rien, sauf un enfant. Tu y as pensé à cet enfant ? Quel âge a-t-il déjà ?

Il répond dans un souffle :

- 3 mois.

- 3 mois... Et déjà son père veut quitter sa mère. Joli départ ! Et qu'est-ce que tu lui expliqueras plus tard au gamin ? Je suis ton père et ma femme n'est ni ta mère ni ta grand-mère. C'est juste ma femme que j'ai quittée le temps de te concevoir.

Le médiateur-instituteur essaye encore de lui donner une leçon :

- Vous savez Madame Martin, les enfants peuvent comprendre beaucoup de choses...

- Ah oui ? Et bien celui-là, il sera surdoué car il devra particulièrement mieux comprendre que les autres !

- Madame Martin, Madame Martin, revenons au sujet de notre présence ici, voulez-vous ?...

Il marque une pause, les sourcils froncés, sans vouloir remarquer le regard assassin qu'elle lui lance. Puis il joint posément les doigts sur son bureau avant d'enchaîner :

- Bien. Si je puis me permettre de vous poser cette question, pour quelle raison vous et Monsieur Martin n'avez pas eu d'enfant ? Si vous ne souhaitez pas répondre, je comprendrais. Elle répond tout de suite, on sent en elle un amoncellement de rancunes qui l'engluent, dont elle tente de s'extraire.

- Je vais vous répondre monsieur : mon mari et moi n'avons pas eu d'enfant parce que nous n'avons pas souhaité en avoir. Nous nous aimions tellement qu'un enfant nous semblait de trop ; il n'aurait pas eu sa place entre nous deux...

Elle sourit amèrement avant de s'exclamer :

- Ce genre de conneries vous voyez ? Nous étions très heureux comme ça, enfin du moins je le pensais. Jusqu'à ce que mon mari soit pris par le syndrome de l'homme de 50 ans.

L'homme de loi penche la tête de côté :

- Le syndrome de l'homme de 50 ans ?...

- Oui, c'est le syndrome de l'homme qui a peur que ses couilles se dessèchent. Alors il se dépêche de se reproduire.

Le médiateur regarde très vite son client, tripote le nœud de sa cravate et tente de sourire :

- Je ne pense pas que ce soit le cas de tous les hommes de 50 ans...

- Non bien sûr, il y a ceux qui se sont déjà reproduits. Ceux-là se contentent de s'occuper de leurs petits-enfants. Enfin, pour la plupart... En tout cas, le syndrome a touché mon mari. Les autres hommes, ce qui leur arrive ou pas, je m'en contrefiche.

Le médiateur se racle la gorge.

- Bien. Je pense que Monsieur Martin reconnaît qu'il a fait une erreur. Mais il s'engage à ce que cette erreur ne se reproduise pas, n'est-ce pas Monsieur Martin ?

Elle le coupe avant que "Monsieur Martin" ne puisse intervenir :

- Qu'est-ce que vous en savez, vous, que cela ne se reproduira pas ? Qu'est-ce que vous y connaissez aux hommes sur le retour d'âge ? Comment pouvez-vous être sûr, maintenant qu'il a un fils, qu'il n'ait pas envie un jour d'avoir une fille ? C'est vrai ça, c'est tellement mignon une petite fille ! Tous les hommes souhaitent avoir une fille ! A 60 ans, à 70 ans, s'il

me fait son Yves Montant, je ferais quoi moi ? Je reviendrai vous voir ?

Le mari sort de son mutisme :

- Arrête, arrête. J'ai fait une erreur, c'est vrai. Maintenant cet enfant est là et je dois m'en occuper. Et je vais m'en occuper. Mais je souhaite aussi vivre de nouveau avec toi. Je te demande de me pardonner. Je t'en prie...

Elle ne répond pas tout de suite. Quand elle reprend la parole, sa voix est sourde, douloureusement rauque :

- Tu te rends compte du mal que tu m'as fait ? De ce que tu nous as fait. Tu t'en rends compte ? Toute notre vie, nous avons été d'accord : pas d'enfant. Et tout d'un coup, tu te tires avec une petite pétasse pour lui faire un gamin ! Merde ! Et nos engagements ? Tu m'as trahie. Tu as trahi trente ans de vie commune. Tu as bafoué notre amour, tu as tout détruit.

- Je te demande pardon.

- C'est trop facile. Tu ne m'as même pas parlé de ce que tu ressentais, de cette envie d'enfant. Toute notre vie, nous avons tout échangé et toi, tout d'un coup, tu n'as rien dit. Tu n'as pas partagé...

- Je n'ai pas osé. Et puis ça s'est fait sans que je réfléchisse, je n'ai pas vraiment eu envie d'avoir un enfant, c'était pour elle, je...

Mais elle l'interrompt, elle a trop de choses à dire, il faut qu'elle s'en défasse :

- Tu m'as abandonnée, abandonnée comme une vieille chose. Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse maintenant hein ? Tu penses peut-être qu'on peut recoller les morceaux ? Mais je suis cassée en mille morceaux moi, *en mille morceaux* ! Je ne sais même pas comment j'ai pu vivre ces derniers mois... Enfin, si, je sais pourquoi...

Elle a murmuré ces derniers mots et lui a comme un sanglot :

- Je ne peux pas vivre sans toi, je ne peux pas. Je te demande pardon, pardon. Je t'ai fait du mal mais je ne voulais pas ça, tu comprends ? Dis-moi ce que tu veux que je fasse. Je t'aime, je ne peux pas vivre sans toi, je t'en prie...

Elle marque une pause avant de lui répondre :

- Moi non plus je ne peux pas vivre sans toi, j'ai essayé, je ne peux pas.

Elle s'arrête quelques secondes avant d'enchaîner :

- Et je n'ai pas l'intention de vivre sans toi.

Elle a chuchoté, ne parlant qu'à lui seul et, pour la première fois, elle le regarde dans les yeux. Ses yeux à elle sont secs mais il peut y lire tout l'amour qu'elle lui porte. Et aussi une détresse et une détermination qu'il ne sait pas décrypter.

Elle se penche et l'embrasse longuement, puis se redresse.

Le médiateur se réjouit, se dit que finalement le dossier sera clôturé favorablement.

Il revêt toujours son sourire benêt quand elle ouvre son sac à main, en sort un revolver et, sans quitter son mari des yeux, lui tire une balle dans la tête puis retourne l'arme contre sa propre tempe et tire une seconde fois.

La soupe à la citrouille

Ma mère s'active dans la cuisine. Elle prépare le repas du soir. Quand Jeanne entre, souriante, jolie et fraîche :

- Qu'est-ce que vous faites Elise ?

- Ce que je fais ?... Eh bien je fais de la soupe !

- ?... Avec de la citrouille ?...

- ... avec de la citrouille oui !

- Vous... vous cuisinez pour vos animaux ?

- ?... Non. Je cuisine pour nous ! Pourquoi cette question ?

- Mais... mais... parce que... parce que quand j'étais petite, chez nous les citrouilles étaient données à manger aux... aux animaux ! Je m'étonne donc que...

- Vous les donniez aux animaux ? ! Et bien ici, c'est nous qui les mangeons. Et bien heureux encore d'avoir quelque chose dans nos assiettes !

Jeanne ne relève pas. Elle est rouge de confusion, manifestement très gênée. Ma mère aussi est rouge mais je sais que c'est de colère.

- Voyez-vous Jeanne, des riches, il en faut. Parce qu'il faut de tout pour faire un monde, comme on dit. Ce qu'il ne faudrait pas, c'est des riches qui méprisent les pauvres sous prétexte qu'eux ont de l'argent et que les autres n'en ont pas !

- Ah mais... je ne... je ne voulais pas... Loin de moi l'idée de vous mépriser Elise !

- Non, bien sûr. Vous m'excuserez Jeanne, j'ai de l'ouvrage.

- Si je peux vous être utile à quelque chose...

- Non, je vous remercie. Le temps que je vous explique, ce serait déjà fait !

J'ai assisté à l'échange, dans mon petit coin où j'épluche les légumes pour la poule au pot du lendemain dimanche. J'ai dix ans mais je me rends compte que ma mère est vexée. L'idée qu'elle donne aux siens à manger ce qu'ailleurs on donnait aux animaux !

J'ai senti aussi que Jeanne n'est ni méchante ni méprisante. Elle est juste d'un autre monde. C'est une cousine par alliance de mon père. Son mari, le cousin de mon père donc, a perdu sa mère et ils sont venus pour l'enterrement. Ils doivent rester plusieurs jours pour régler des affaires. Ils dorment à la maison parce que dans le village il n'y a pas d'hôtel et que la ville la plus proche est à 45 minutes de voiture.

Jeanne et son mari ne sont pas comme nous. Lui a réussi, c'est du moins ce qu'on raconte à son propos et ça doit être vrai. Ils vivent à Paris, ont une voiture, des beaux vêtements, des manières. Leurs enfants ne courent pas partout, ne sont pas timides, répondent poliment. Ils sont un peu distants avec nous, un rien hautains peut-être.

Le soir, nous nous installons tous autour de la table de la salle à manger ouverte pour l'occasion. Les adultes assis à un bout, les enfants à l'autre. Mon père fait le service, comme toujours. Il sert la fameuse soupe à la citrouille. Il demande au fils de Jeanne de lui tendre son assiette. Mais celui-ci refuse poliment.

- Tu n'en veux pas ? Pourquoi ?

- Je n'aime pas ça.

- Tu n'aimes pas la soupe à la citrouille ? Tu en as déjà mangé ?

Mon cousin réfléchit.

- Non, je ne crois pas.

- Alors tu ne peux pas savoir si tu aimes ou si tu n'aimes pas ! Je vais t'en mettre un tout petit peu, tu goûtes, tu vois si tu aimes et, si tu n'aimes pas, tu laisses.

Mon père a une voix bonhomme, une voix de basse sous une grosse moustache. Il ne se fâche jamais. Mais quand il a parlé, nul ne s'avise de le contredire. Les enfants surtout. Il a l'autorité souriante. Et on a envie de lui faire plaisir parce que souvent ses yeux sourient.

Le petit garçon tend son assiette et une toute petite louche lui est versée. Après ça, bien sûr, Jeanne, sa mère, n'ose pas refuser la fameuse soupe. Elle tend sans broncher son assiette, murmurant juste :

- Vous ne m'en mettez pas trop Jules, s'il vous plaît...

Ma mère n'a pas assisté à la scène car elle est encore dans la cuisine. Quand elle revient, tout le monde est servi et mange. Elle s'assoit et commence elle aussi à manger quand une voix interrompt la course de sa cuillère :

- Je l'aime bien la soupe oncle Jules, je veux bien en reprendre s'il te plaît.

- C'est vrai qu'elle est bonne votre soupe Elise. J'en reprendrai volontiers moi aussi.

Les deux femmes se regardent alors et, après un temps qui paraît bien long à mes dix ans, elles se sourient.

J'aurais préféré ne pas être là

Mon fils aîné est marié et père de trois enfants. Sa femme et les enfants vivent en province alors que lui, depuis plusieurs années, pour des raisons professionnelles et un aspect pratique, vit en semaine à Paris, dans un appartement qu'un oncle de ma belle-fille lui prête.

Elle, elle déteste Paris et craint la pollution, le bruit, l'insécurité, la promiscuité, pour elle-même et ses enfants. Elle est très retour aux sources, nourriture biologique, vie saine au grand air, contact avec la nature... Elle élève des poules et des moutons - pour les œufs et la laine - fait un potager, ses yaourts au lait végétal, son pain. Comme ils ne mangent pas de viande, on peut dire qu'ils vivent presque en autarcie, avec les légumes et les fruits du jardin.

Il est hors de question pour elle de mettre les pieds à Paris, même un week-end.

Mis à part cet aspect, un rien extrémiste à mon sens, de sa personnalité, j'aime bien ma belle-fille, c'est une chouette fille. Et elle gère royalement sa vie, les trois gamins, la maison, le jardin. Elle a du cran, elle a de l'allure, j'admire.

Aujourd'hui je suis à Paris pour un rendez-vous. Lequel rendez-vous se termine beaucoup plus tôt que prévu. Je suis sur le trottoir, au bas de l'immeuble de mon client et je réfléchis. Mon train est en fin d'après-midi, je pourrais bien entendu changer mon billet... Non, je ne vais pas rentrer tout de suite. Le temps est printanier, j'aime ce quartier du 6^{ème} arrondissement et j'apprécie particulièrement ces moments bénits où je dispose de moi en toute liberté. Moments assez

rare somme toute, entre le boulot, la famille, les copains et tutti quanti.

En attendant l'heure de mon train, je vais donc déambuler dans les rues sans but précis, au gré de ma fantaisie. Je remonterai tranquillement à pied jusqu'à la gare Montparnasse. Ça fait une bonne petite trotte mais j'aime ça marcher.

Quelle heure est-il ? 12h15. J'appelle mon fils sur son portable mais je tombe sur sa messagerie. Dommage, j'aurais bien aimé déjeuner avec lui. Cela nous arrive de temps en temps et j'affectionne toujours ces moments privilégiés où nous sommes en tête à tête, entre hommes, où nous pouvons nous livrer, parler de ce qui nous tient à cœur. J'ai toujours été proche de mes enfants, particulièrement de mon fils aîné, celui-là même. Je connais tout de ses doutes, de ses rêves, de ses craintes, de ses certitudes.

Je déjeune donc tout seul dans une petite brasserie très agréable ma foi. Simple mais bon. Une terrine de canard en entrée, une divine blanquette de veau et une tarte aux pommes, le tout fait maison. Je mange trop, c'est sûr. Ce soir je ne prendrai qu'un potage de légumes et un yaourt. Et un bout de fromage. J'espère qu'Odette - Odette c'est ma femme - n'aura pas fait de dessert. J'ai du mal à résister au sucre. A mon âge, je sais bien qu'il faudrait que je fasse attention mais si on doit supprimer tous les plaisirs... Déjà j'ai arrêté de fumer, ça fait maintenant deux ans, un peu plus de deux ans même.

Après un tel repas, marcher me fera le plus grand bien.

Je sillonne les rues, je flâne, prends le temps de m'arrêter, d'entrer parfois dans une boutique. Je m'attarde un instant chez un bouquiniste, feuillette deux trois livres, discute à leur sujet avec le libraire et décide de les acheter tous les trois. Je reprends ensuite ma promenade, le nez en l'air ou collé aux vitrines. J'ai beau être un homme, j'adore lécher

les vitrines. C'est un côté chez moi que ma femme apprécie beaucoup.

Je promène aussi parfois mon regard sur une silhouette intéressante, un autre côté chez moi que ma femme apprécie moins, c'est évident. Mais comme je dis toujours, ce n'est parce qu'on est au régime qu'on ne peut pas regarder la carte, ce qui lui fait lever les yeux au ciel et hausser les épaules.

Mes pas m'amènent au Jardin du Luxembourg, un de ces morceaux de campagne disciplinée, si appréciables quand on aspire à un peu de calme dans ce Paris infernal. Je m'assoie sur un banc, au soleil. J'ai retiré ma veste tellement il fait doux et je sors même mes lunettes de soleil. Je m'étonne de voir autant de gosses et puis je réalise que nous sommes mercredi.

Je ne fais rien, je regarde juste les gens qui vont et qui viennent, les gamins qui jouent, les vieux qui dodelinent de la tête, d'autres qui dorment carrément dans leur fauteuil, je ne pense pas à grand-chose, je suis bien.

Je ne m'attends pas du tout à ce qui va me tomber dessus. Je sais bien que rien n'est jamais acquis, ni avec les choses ni avec les gens. Que tout peut toujours basculer. On est heureux et tout d'un coup c'est fini, on tombe en plein cauchemar, la vie d'avant n'est plus qu'un souvenir et il faudra du temps ensuite pour reconstruire du bonheur avec ses moments de parfaite insouciance.

C'est ce qui m'arrive cet après-midi-là.

A quatre heures je me lève et reprends ma promenade. Maintenant il est temps que je me dirige doucement vers la gare. J'ai encore le temps de prendre une bonne bière blonde bien fraîche aux alentours, en terrasse. Le déjeuner et ce premier soleil m'ont donné soif.

Au détour d'une allée, à une vingtaine de mètres devant moi, je le vois. Le premier réflexe c'est mon cœur qui l'a : mon fils, le hasard veut que je le rencontre là, quel bonheur. C'est l'affaire d'un centième de seconde.

Et puis mes yeux calment ma joie : à son bras une femme ; dans sa main celle d'un enfant d'environ trois ans.

Tout d'abord il ne me remarque pas, il tient la tête penchée pour parler avec la femme. Je peux encore douter, penser qu'il s'agit d'un sosie. Ou alors que la femme est une copine, une collègue, une amie dont il est proche. C'est idiot, je l'aurais su, il me dit toujours tout. Nous sommes si proches lui et moi.

Mais quand enfin il me remarque, je comprends à son regard que le doute n'est plus permis. Encore moins quand l'enfant lui demande :

- Papa, on va au manège maintenant ? Tu m'as promis !...

On ne choisit pas sa famille. Hélas.

Le dîner a commencé depuis moins de quinze minutes. L'apéro avalé, ils ont quitté leurs mines de circonstance, ils sont déjà un peu éméchés et se lancent sur leur sujet favori : les autres, les étrangers, avec des figures gourmandes, des regards de connivence, des sourires entendus. Il y a encore un Manouche ou un Arabe un Noir un "pas comme eux" pour déclencher leur hostilité et ouvrir les vannes de leur fiel servi en même temps que la soupe.

Elle plonge la tête dans son assiette et mange. L'assiette vidée, elle se ressert de la soupe et se remet à manger. Ne pas les regarder. Ne pas les écouter. Une bouchée de pain pour essuyer son assiette. Jouer avec les miettes de pain. Elle se sert un verre de vin rouge. Boit par petits coups. Sourit à son petit neveu qui lui apporte son doudou, le prend sur ses genoux, lui fait des bisous, joue avec lui et le doudou, puis repose le gamin qui gigote pour descendre.

Et pète un plomb.

- ÇA SUFFIT ! crie-elle.

Certains sursautent, tous s'arrêtent, les uns de parler, les autres de manger, ceux-là de suspendre leur geste. Sa mère, qui apporte un plat fumant. Son oncle qui coupe le pain pour tous. Maintenant ils la regardent tous. Les frères, les sœurs, les oncles, les tantes, les enfants. Figés. Mais le premier moment de stupeur passé, les yeux se font mauvais. Les femmes échangent des regards. Qu'est-ce qui lui prend encore à celle-là, surtout un jour comme celui-là ? Même pas respectueuse de la peine des autres !

- Qu'est-ce qui t' prend ? Ca va pas d' gueuler comme ça ? Un jour pareil...

Elle relève la tête et les fustige du regard les uns après les autres :

- J'en peux plus de vous entendre parler comme ça ! Vous en avez après tout ce qui n'est pas comme vous, un coup c'est les Arabes, un coup c'est les Manouches, un coup c'est les Noirs ! Vous en avez plein la bouche de vos idées à la con, de vos idées à la FN !

- Si not' compagnie t' plaît pas, t'as qu'à t' tirer !...

- Oh toi l'oncle, tais-toi ! Toi, les Algériens, tu les supportais quand ils étaient à vos bottes, à vous servir, à obéir aux maîtres que soi-disant vous étiez. Là ils étaient bien braves hein ? Mais depuis qu'ils ont revendiqué leur indépendance, qu'ils vous ont foutus dehors, alors là évidemment, c'est de la racaille, des moins que rien !

L'oncle, qui s'était à moitié levé de sa chaise, jouant le patriarche qui gère tout malgré que tout et tous lui échappent, devient rouge, la bouche ouverte. Puis se rassoit lentement parce que, décidément, tout lui échappe.

- C'est bien connu : les Noirs sont feignants, les Arabes sont menteurs, les Manouches sont voleurs ! Tout y passe ! En dix minutes, c'était un ramassis de toutes les idées préconçues qu'on pourrait entendre à un congrès du Front National !

- Tu parles bien toi ! T'as déjà vécu dans une cité avec que des Arabes autour de toi ?...

- Ah parce que toi, t'y as vécu en cité peut-être ? T'en connais des Arabes ? Qu'est-ce que t'as à leur reprocher, personnellement ? J'insiste : per-so-nel-lement.

- Qu'ils nous foutent la paix, qu'ils bossent et qu'ils fassent pas chier ! Sinon ils ont qu'à retourner dans leur pays !

- Mais leur pays, c'est ici ! Quand est-ce que vous allez assimiler ça hein ? Ils sont nés en France et leurs parents, on a bien été contents de les trouver et même on est allés les chercher quand on avait besoin !

- Arrête tes conneries, c'est eux qui sont venus, on est jamais allés les chercher !

- Ah ouais ? Toi tu ferais mieux de revoir ton histoire de France avant de parler, tu dirais moins de conneries !

- Ça suffit ! Si nos idées te défrisent, tu peux t' casser !

- Oh toi, ferme la, c'est encore toi le pire ! T'as du sang noir dans les veines et t'as rien compris, t'es encore plus raciste que les autres. Tu cries avec les loups sans comprendre que les loups te boufferont dès qu'ils pourront. T'as rien compris et pourtant tes ancêtres étaient des esclaves, mais non, t'as rien assimilé. T'es encore plus raciste que ces putains de Blancs qui se croient supérieurs...

A ce moment-là, quelqu'un se lève brusquement, une chaise tombe à la renverse, le vacarme de la chute s'ajoutant au cirque ambiant. Car maintenant, le premier moment de stupeur passé, tout le monde parle fort. Les hommes gueulent bien sûr. Ils n'ont jamais supporté qu'elle ait des idées différentes des leurs.

Ni qu'elle se rebiffe quand ils critiquent les femmes, ce que disent les femmes, ce que font les femmes, ce que pensent les femmes, ce que sont les femmes : des femmes. Ils leur prêtent des idées, des fantasmes salaces. Sans doute frustrés de ne pas savoir ce qu'elles se racontent quand ils ne sont pas là, ils inventent. Ils les traitent en ennemies, en êtres inférieurs, comme ils traitent les étrangers.

Celui qui s'est levé brusquement, faisant tomber sa chaise, c'est son beau-frère, le mari de sa sœur aînée, un excité, toujours énervé, salivant aux coins des lèvres quand il perd le contrôle de ses nerfs, voulant toujours avoir raison, ignorant presque tout mais se posant en donneur de leçons. Il pointe un doigt accusateur vers elle, penché sur la table comme s'il voulait l'attraper, lui sauter dessus et lui tordre

le cou. Il hurle, il bégaye de fureur, il postillonne, il en bave :

- Tu les aimerais toujours autant tes Arabes si y'en avait un qui t'agressait ?

- Nous y voilà ! Les Arabes agressent les femmes, c'est bien connu. Un Arabe qui vole, tous les Arabes sont des voleurs...

Le frère aîné lui coupe la parole :

- Oui, parfaitement, c'est tous les mêmes, tous à mettre dans le même sac !

Elle l'ignore :

- ... alors pourquoi, si je me faisais agresser par un Arabe, je m'en prendrais à tous les Arabes ? Mais bon sang, les Blancs sont tous honnêtes, travailleurs, courageux peut-être ?!...

- Ici on est chez nous ; eux, s'ils sont pas contents ici, ils n'ont qu'à retourner chez eux !

- Ouais, ça tu l'as déjà dit, faut te renouveler mon vieux ! Ils ne sont pas contents ici, non, et je leur donne raison. Qu'est-ce que tu dirais toi si on te refusait un boulot parce que t'es "bronzé" comme vous dites ? Qu'est-ce que tu dirais si on te regardait comme de la merde rien que parce que t'es Arabe ?!

- Mais C'EST de la merde ! On les regarde pour ce qu'ils sont ! Et, content de lui, il bombe le torse et rit benoîtement, récoltant du regard les suffrages de sa tribu.

- Pauvre con va ! Vous vous posez en modèles peut-être ? Mais regardez-vous ! Vous vous dites Français ? Eh bien moi j'ai honte pour la France, elle a pas lieu d'être fière avec des mecs comme vous !

- Eh ben fous l' camp, va les retrouver tes Arabes puisque tu les aimes autant ! Va te faire violer si t'aimes ça ! T'auras que l'embarras du choix : ils demandent que ça ces ordures !

- ET QUAND UN BLANC VIOLE UNE FILLE, EST-CE QU'ON DIT QUE TOUS LES BLANCS SONT DES VIOLEURS ?!... QUAND TU M'AS VIOLEE TOI, ON A DIT DES BLANCS QU'ILS ETAIENT TOUS DES VIOLEURS ?...

Elle a hurlé pour couvrir leurs cris. Soudain le silence se fait opaque.

- C'est quoi cette histoire ?

La voix de sa belle-sœur est blanche, acide, tremblante. Celle de son frère siffle :

- Salope, maudite salope !

Et sa main droite cherche son couteau sur la table. Son regard l'a déjà tuée.

Elle se lève, prend son sac à mains accroché au dos de sa chaise qu'elle envoie valdinguer par terre. Il est temps pour elle de dégager le plancher. Ça tourne vilain.

Sa mère essaye de la retenir :

- Où tu vas ? Tu t'imagines partir comme ça, après nous avoir insultés ? Le jour où on a enterré ton père !

- Oh toi, fous-moi la paix tu veux ! T'es pas mieux qu'eux sous tes allures de brave bonne femme qui aime tout le monde. Toi aussi t'en as des étiquettes à coller aux autres. Ça te va bien d'aller à l'église tous les dimanches et de prêcher l'amour du prochain ! Alors fous-moi la paix ! Je me tire, oui, et vous n'êtes pas près de me revoir ! BANDE DE CONS !

Elle renverse encore une chaise qui se trouve là et ouvre la porte qu'elle lance à toute volée contre le mur. Elle aurait aimé tout casser ! Le premier moment de stupeur passé, elle les entend maintenant derrière elle, la meute qui aboie après l'animal traqué, isolé, blessé. Plus près, dans le chaos de son sang qui bat dans ses oreilles, elle perçoit des pas précipités et, mue par un instinct salvateur, elle se retourne à temps pour esquiver une main qui ne fait qu'effleurer son cou. Une main ou un poing ? La peur décuple sa fureur et sans réfléchir elle balance son pied dans une paire de couilles qui se trouvent à sa portée. Dommage pour elles. Elle voit leur propriétaire se plier en deux et l'entend émettre un son fluet par une bouche en cul-de-poule.

Sans attendre son reste car dans son champ de vision, la meute se meut rapidement, elle court à sa voiture qu'heureusement elle ne ferme jamais ici, ouvre la portière, se jette sur le siège, actionne le verrouillage des portes en même temps qu'elle introduit sa clé (du premier coup, ouf !) et démarre. Elle recule dans la cour et commence à rouler vers le portail quand elle voit son cousin courir pour se mettre en travers de son chemin. Dans le rétroviseur, elle devine les autres s'approcher, même s'ils courent moins vite.

Alors elle accélère, regardant droit dans les yeux son cousin. Celui-ci doit voir son regard de tueuse car, avant qu'elle ne l'atteigne, il saute sur le côté. Elle a peur de le toucher malgré tout : elle fait une embardée au dernier moment et l'évite de justesse ce con. Par contre, elle ne peut esquiver le portail qu'elle frôle par le côté arrière droit. Merde, ma bagnole !... Tant pis, je fonce.

Dans son rétro, elle voit les autres monter dans une voiture... Ce qu'elle ne voit pas, c'est le fusil dans la main de son frère aîné.

La dernière née de sept enfants, "l'accident", celle qu'on n'attendait pas, que l'on n'avait pas désirée - celle-là encore moins que les autres - une bouche de plus à nourrir, celle qu'on supportait mais qui dérangeait parce qu'en plus elle ne perdait pas une occasion de leur rappeler qu'elle était là, elle qui aurait pourtant dû se faire toute petite, se faire discrète, se faire oublier.

Elle avait toujours été en décalage par rapport à sa famille. Quand eux ne pensaient que ferme, animaux, labourage, récoltes, elle rêvait études, ville, sorties, loisirs. La culture les tenait chacun à un bout. Ils la jugeaient méprisante parce qu'elle lisait, qu'elle écoutait de la musique, différente parce qu'elle ne partageait ni leurs idées

ni leurs discussions. Et ça ils ne pouvaient pas l'admettre. Ils n'aimaient pas ça. Elle les dérangeait.

Très vite elle avait évité de leur parler ou d'avoir affaire à eux. Toujours à la rembarrer, à la critiquer, à la jalouser. Elle était rebelle. Quand elle était gamine et même ado, elle se prenait des gifles plus souvent qu'à son tour, parfois des coups ; pour un prétexte ou un autre, ça lui tombait de tous, de son père, de sa mère, de ses sœurs, de ses frères et même un jour d'un de ses beaux-frères, jeune marié.

Deux de ses sœurs vivaient à la ferme, avec leur mari, et un de ses frères vivait juste à côté, seul, ce qui justifiait qu'il prenne tous ses repas avec eux. Le frère aîné avait repris la ferme de son beau-père, dans le village.

Le frère aîné, c'était le pire. Un pervers, un dérangé, un violent qui, s'il l'avait pu, l'aurait tuée, de ça elle était sûre. Elle faisait attention à ne jamais se trouver seule avec lui. Souvent, il la regardait à la dérobée ; alors elle tournait rapidement la tête pour le confondre : il était rouge et ses yeux étaient fous.

Elle avait 15 ans quand il l'avait violée, sous prétexte qu'elle était en mini jupe exprès pour l'exciter. Elle s'en était sortie de justesse : il ne l'avait pas tuée.

Quand elle avait raconté ce qui s'était passé à sa mère, celle-ci s'était contentée de lui dire de rallonger ses jupes. - On n'a pas idée aussi de s'habiller si court, tu l'as bien cherché !

Elle ne l'avait même pas emmenée chez un médecin, bien qu'elle ait eu mal des jours durant. La mère avait cependant dû parler au frère aîné car depuis il l'avait laissée tranquille. Tous ou presque avaient dû être mis au courant, elle le sentait à leur regard en coulisse.

Avant cet "incident", il était hors de question qu'elle continue d'aller à l'école : elle travaillerait à la ferme comme les autres, à faire des fromages de chèvre. Après, pour

éviter le scandale qu'elle leur promettait (J'irai chez les flics pour tout leur raconter !), ils l'avaient laissé faire des études (un BEP de dactylo, vous parlez d'études !). Ça n'était pas grand chose mais ça lui avait permis d'être en pension la semaine et de pouvoir travailler dès la fin de ses études.

Elle était partie le jour de sa majorité. Une fuite plutôt qu'un départ. Elle était fière de l'avoir fait. Pourtant elle survivait plus qu'elle ne vivait avec son salaire de débutante. Les fins de mois, elle sortait des pièces jaunes de sa tirelire pour s'acheter ne serait-ce que du pain ; les salades composées des débuts de mois l'étaient de moins en moins au fur et à mesure des jours ; elle finissait par manger du riz sans rien dedans. Mais peu lui importait d'avoir faim, elle était tranquille loin d'eux.

Elle n'était jamais revenue. Pas avant ce jour où l'on avait enterré son père, mort écrasé par son tracteur. Elle avait hésité puis s'était décidée, c'était son père quand même.

Si elle avait su...

Sa voiture patine sur le chemin boueux. Plus elle accélère, moins elle avance ; déjà, à deux reprises, elle a évité de peu le mur qui longe le verger. Mais apparemment, derrière, c'est pareil pour l'auto suiveuse. Elle relève alors le pied et avance régulièrement. Quand elle atteint la route par contre, dès que ses roues sont au sec sur le goudron, elle fonce. Elle veut atteindre la grande route. Après elle sera tranquille, il y a toujours beaucoup de circulation sur la nationale.

C'est sans compter sans la hargne des mâles qu'elle a ulcérés à mort.

Elle sait conduire rapidement mais son instinct de survie l'empêche de prendre des risques inconsidérés. Les autres non. Si elle avait pensé que sa vie en dépendait, elle aurait

sûrement foncé elle aussi, au mépris de toute prudence. Elle les voit dans son rétroviseur se rapprocher de plus en plus. Encore six kilomètres et elle leur fera un bras d'honneur.

En attendant, la route est mouillée, étroite, pleine de virages et soudain, au détour de l'un d'eux qu'elle a pris trop au large, elle se trouve presque nez à nez avec une voiture qui vient dans l'autre sens. Elle donne un coup de volant pour éviter la collision et perd le contrôle de sa voiture qui mord l'herbe du bas côté et, après plusieurs glissades totalement incontrôlées, percute un muret, fait un tour complet sur elle-même et s'immobilise enfin, juste avant le ravin. Le tout a duré à peine trois secondes.

Le choc est moins brutal qu'elle le redoutait. Elle s'étonne d'être consciente, juste un peu sonnée. Elle pense même à tourner la clé de contact pour arrêter le moteur. Instinctivement, elle jette un regard dans le rétroviseur pour se regarder, voir s'il y a du dégât, même si sa tête n'a heurté que l'appuie-tête.

C'est à cet instant qu'elle les voit. Elle les avait oubliés. Ils se sont garés cinq mètres derrière elle et descendent de voiture, ses beaux-frères, son oncle, le frère aîné. C'est lui qui tient le fusil. Ils s'approchent de sa voiture sans précipitation et l'air résolu. Complètement affolée, elle essaye de remettre le contact mais le moteur refuse de repartir. Alors elle ferme les yeux et attend en gémissant de trouille.

Elle sursaute et braille quand elle entend une détonation, tout près d'elle, celle du coup de feu qui fait sauter la serrure de sa portière. Elle attend que la porte s'ouvre et la seconde détonation qui lui sera fatale, la tête dans les épaules, les mains sur les oreilles. Comme rien ne vient, elle rouvre les yeux et les voit discuter entre eux à voix basse et opiner ; puis son oncle et le frère aîné se dirigent vers leur voiture. Aurai-ils renoncé ? Les deux autres se postent en

avant de sa voiture à elle et observent au loin. C'est quoi ce cirque ? Elles les regardent les uns et les autres, les yeux écarquillés, le cœur affolé.

L'oncle reste sur la route, un peu en arrière après le virage, regardant derrière lui. Il fait un signe de tête positif au frère aîné qui s'installe sur le siège du conducteur, démarre et avance doucement jusqu'à ce que les pare-chocs se rejoignent. Elle perçoit juste un petit heurt et tout de suite après elle entend le moteur de l'autre véhicule ronfler et elle sent sa voiture glisser en avant.

Elle comprend et hurle qu'elle ne veut pas mourir alors que sa voiture progresse jusqu'à basculer dans le ravin.

Elle a la bonne idée de s'évanouir de terreur avant que sa voiture ne percute les rochers et n'explose.

Quelqu'un pour m'aider

14h26. Je me brosse les dents. Un acte volontaire, quasi homérique puisque rien ni personne ne m'oblige à le faire. J'aurais bien pu rester jusqu'à ce soir, jusqu'à demain, jusqu'à Noël, jusqu'au jugement dernier avec mes dents non brossées.

Qu'est-ce que je vais faire aujourd'hui ? Rien, comme hier. Hier je n'ai rien fait. A part enfiler un caleçon en me levant histoire de. J'ai enfilé un caleçon, plus tard un jean et un pull quand j'ai eu froid, et j'ai fumé, ce qui fait que j'ai toussé. Oui, ça, ça m'a occupé une partie de la journée d'hier. Et j'ai pensé, j'ai pensé, j'ai pensé.

Je me suis gratté aussi. Les roustons, la poitrine, le menton, la tête. Faudrait que je me lave, faudrait que je me rase. Sacré courage qu'il me faudrait. Pas dit que ce soit aujourd'hui que je le trouve ce courage. Pourtant il faudrait. Je pue, la barbe me démange. Pas le courage.

Tu me manques tellement.

Le téléphone a sonné hier et ce matin encore. Plusieurs fois. L'enregistreur s'est déclenché mais je n'ai pas écouté les messages. Ça doit être ma mère ou un copain ou ma frangine ou le pape. Ils s'inquiètent, c'est normal. Ils ne veulent pas me lâcher, ils ont peur que je bascule complètement. Du balcon ou de ma tête. Pourtant je ne me jetterai pas du balcon, trop peur de me rater et de souffrir. Dans ma tête par contre je ne sais pas, question équilibre-déséquilibre, je ne peux rien garantir. Je me fais l'effet d'être un funambule qui pourrait

décider, d'un coup, de lâcher sa perche et de basculer de son fil conducteur.

Tu devrais être là, tu n'es pas là, tu n'es plus là, tu ne seras plus jamais là.

On sonne. Et merde. Je m'enferme dans la chambre pour qu'on ne m'entende pas si jamais je toussais. On sonne encore et encore et encore. Laissez-moi tranquille. On frappe du poing et j'entends vaguement quelqu'un m'appeler. M'en fous, j'ouvrirai pas. Pas envie de parler, pas envie qu'on me voit dans cet état. L'appartement est dégueulasse lui aussi. C'est pas glorieux tout ça, je sais, mais pas l'énergie d'y remédier. Je suis fatigué, si fatigué.

J'ai tant besoin de toi.

Je risque la tête hors de la chambre et j'écoute. Silence. Je me glisse jusqu'à la porte d'entrée. Un petit papier a été glissé dessous. Je regarde dans l'œilleton : le palier est vide. Je ne ramasse pas le mot, j'en connais le contenu, quelle que soit la personne qui l'a écrit.

Ça me décide quand même à bouger. Je vais sortir, histoire de ne pas rester ici, j'ai trop peur qu'ils envoient les pompiers ou les flics ou les Petites Sœurs de la Charité ou je ne sais quoi.

Mais je ne peux pas sortir dans cet état. Sans y avoir bien réfléchi, je me retrouve sous la douche. Bon sang, ça fait du bien cette eau, l'eau qui me coule sur la tête, sur le corps, ça me réchauffe, ça me reconforte presque. Je me mets à chialer comme un gosse. Je reste là-dessous et je me répands en eau.

J'en crève que tu ne sois plus là.

Je me retrouve dans la rue, pas rasé mais propre et habillé. Normal quoi, ou à peu près. Seule ma tronche doit ne pas l'être car plusieurs personnes m'ont dévisagé. Désolé, peux pas faire semblant d'être heureux. Je déambule dans le quartier, une rue après l'autre, je longe le parc, bien entendu j'y entre. On aimait bien toi et moi venir ici le soir après notre journée.

Je m'assois sur un banc devant l'étang. Comme moi, il est gelé. Sauf qu'en son centre à lui, des canards se dandinent et jouent au culbuto : ils plongent la tête dans l'eau, seul leur cul dépasse, puis ils se retournent. Moi, si je mettais la tête sous l'eau, je la ressortirais pas.

La danse des canards, c'est presque le seul mouvement ici, mise à part la buée qui me sort de la bouche. Le seul. Il fait trop froid pour que quelqu'un se promène. En fait il n'y a personne. Un seul taré, moi qui me pèle sur mon banc. Si je pleurais, mes larmes gèleraient illico. Je sens le froid monter dans mes pieds, mes jambes, mes cuisses. Il va m'envahir, je deviendrai un glaçon, je deviendrai une statue, les pigeons viendront me chier dessus. Je ne bouge plus.

C'est pourquoi je sursaute quand j'entends une voix m'interpeller :

- Je peux faire quelque chose pour toi ?

Je me retourne : un clodo. Ou un SDF. La finalité est la même, la différence c'est le choix ou l'absence de choix.

- Pardon ? je lui croasse.

Le gars me dévisage :

- Je te vois là sur ton banc. C'est pas trop la bonne période pour rester sur un banc comme tu le fais tu crois pas ?

Je lui tourne le dos, me recule contre le dossier du banc et me rencogne dans mon écharpe. Fais chier, peut pas se mêler de ses affaires celui-là ?

- Je me mêle peut-être de ce qui ne regarde pas mais tu pues la tristesse mon gars. Et j'aime pas que les gens soient tristes. Je peux pas m'empêcher de m'en mêler.

Je ne lui réponds pas. Il vient s'asseoir à côté de moi. S'il l'ouvre encore, je me casse. Il se tait. Au bout d'un moment, il commence à fredonner. Je ne comprends pas les paroles mais la mélodie est jolie. Un chant triste. Non, pas triste, mélancolique. Je le regarde. Lui continue à fredonner dans sa barbe. Et puis il s'arrête :

- C'est un chant maori que j'ai appris en Afrique qu'il me dit.

- Ça m'étonnerait, je lui réponds.

Il sort de sa rêverie :

- Hein ?

Je soupire. Parler me coûte. Je prends sur moi :

- Je disais : ça m'étonnerait.

- Qu'est-ce qui t'étonnerait ?

- T'as pas pu apprendre un chant maori en Afrique.

- Ah bon, pourquoi ?

- Les Maoris, c'est une population polynésienne qu'on trouve surtout en Nouvelle Zélande.

- T'es savant toi !

- Pas trop non mais je sais ça.

Un silence.

- N'empêche que j'ai appris ce chant en Afrique.

Je hausse les épaules. M'en fous.

Il se roule une cigarette et m'en offre une.

- Merci, j'ai les miennes.

- Tu m'en offres une ?

Je le regarde et je m'apprête à l'envoyer chier. Mais quelque chose dans son regard m'en empêche. Je ne sais pas quoi. Ce type me regarde comme s'il était là pour moi. Je pense qu'il n'en a rien à secouer de ma cigarette. Il me tire de l'eau, il m'empêche de partir à la dérive, de me noyer. Je sens ça dans

son regard. Je lui tends mon paquet, il se sert et j'en prends une à mon tour, que j'allume. Visiblement il attend mon briquet.

- T'as que ta gueule pour fumer toi !

Il se marre, un rire de fumeur qui tourne à la toux grasse. Je connais.

- Qu'est-ce qui t'es arrivé ? je lui demande.

Il a un geste vague de la main. Son regard est incertain comme s'il regardait un ailleurs, dans le passé, dans un lointain. Il a de beaux yeux bleus.

- Oh tu sais, la vie...

- Si tu veux pas en parler, t'en parles pas.

Je sers mon col et détourne la tête.

- Non c'est pas ça mais j'ai pas toujours les mots. Et puis c'est pas très clair pour moi. Tu te retrouves dans la rue un jour, tu sais pas pourquoi.

- C'était pas par choix ?

Il tire une taffe et prend le temps de répondre :

- Je sais pas. Peut-être que si. J'ai toujours été baroudeur. A 16 ans je me suis tiré de chez mes vieux avec un seul sac à dos. Je suis parti en Inde pour commencer. Après j'ai pas arrêté de bourlinguer. J'ai vécu de rien. Je me débrouillais avec des petits boulots, j'avais pas besoin de beaucoup. Et pis j'étais plutôt beau gosse, ça m'a aidé.

Il se marre :

- T'as des femmes, mon vieux, elles demandent que ça. Et elles payent bien. Il suffit de se trouver là où elles sont en vacances. Par contre, faut être jeune. Elles ne veulent que des jeunes, je te fais pas de dessin.

- Non, ne m'en fais pas.

- Quand t'es jeune, t'as pas de souci, t'as pas de projet et tu t'en fous. Demain c'est loin. Et puis un jour t'es moins jeune, tu te sens un peu fatigué de cette vie mais tu sais pas comment faire pour vivre autrement. T'essaye mais les

règlements, les horaires, les contraintes, à presque 40 balais c'est dur. Pour bosser, faut être propre, faut bien présenter, faut être ponctuel, faut assurer quoi... Pas trop pour moi tout ça.

Il tire sur sa cigarette en creusant les joues et exhale la fumée en s'en délectant. Il regarde le bout de sa cigarette :

- Je suis tombé malade, c'était sérieux et là il a fallu que je rentre en France, c'est pas en Afrique que j'aurais pu m'en tirer. Alors je suis rentré, ils m'ont retapé et quand j'ai été remis sur pattes, je me suis retrouvé dans la rue avec mon baluchon. Sans rien ni personne vers qui me tourner.

- Pas de copains ?

- Ouais oh ben tu parles ! Des traîne-misère comme moi. Et partout dans le monde mais pas en France.

- Et ta famille ?

Il hoche vigoureusement la tête :

- Y'a des familles, tu préfères en être sorti, crois-moi.

- Tu vis où ?

Il a le même geste vague avec la main qui tient la cigarette, ce qu'il en reste. Ça ne veut rien dire, ça veut tout dire.

- Ça caille dur en ce moment. Si tu veux, tu peux venir chez moi.

Je me giflerais ! Qu'est-ce qui me prend d'inviter ce mec que je ne connais pas ? Lui hésite à peine :

- T'es sûr que je vais pas déranger ? Y'a personne chez toi ?

- Non, y'a personne. Y'a moi. Décide-toi avant que je change d'avis.

- OK OK, ça me va.

- Alors on y va. Et t'inquiète, c'est la zone chez moi aussi.

Dans l'appartement, il siffle en regardant autour de lui :

- Effectivement... je vais pas avoir peur de salir chez toi !

- T'auras qu'à prendre cette chambre, je vais débarrasser.

- Te prends pas la tête, ce sera toujours mieux que la rue.

- J'enlève juste ce qu'il y a sur le lit, que tu puisses t'installer.

- Si tu veux, je te donne un coup de main pour nettoyer.

Je le regarde :

- Je t'ai pas dit de venir pour que tu fasses le ménage.

- Non, je m'en doute bien. Mais ça me ferait plaisir.

- Plaisir ?!...

- Ah ! je t'ai fait sourire. Ça pas dû t'arriver depuis longtemps ça non plus.

- Laisse tomber.

- Comme tu veux. Alors, je passe un coup de balai ? Je fais la vaisselle ? Je nettoie les chiottes ?

- Tu fais bien ce que tu veux, ça m'est égal.

Pendant plus d'une heure, il s'affaire. Ça m'agace alors je m'enferme dans ma chambre. Qu'est-ce qui m'a pris d'inviter ce type ? Bon d'accord il fait froid et c'est la première fois que je peux aider quelqu'un pour de vrai autrement qu'en donnant du fric. Mais maintenant, comment ça va se passer ? Ce sera difficile de le mettre dehors, pas avant le printemps en tout cas. Et merde !

Quand je sors de la chambre, je marque un temps d'arrêt. Je n'avais pas vu l'appartement dans cet état depuis... depuis toi. Et de la cuisine me vient une odeur sympa d'oignon frit. J'ai pas mangé depuis quand moi ? Je me traîne jusqu'à l'odeur :

- Merci, je lui marmonne.

- Ben de quoi mon pote ? Tu me sors d'une mauvaise passe, c'est normal que je te donne un coup de main. Je me suis permis de regarder dans tes placards. Y'a pas grand-chose alors j'ai fait avec pas grand-chose ! Je t'ai concocté une paella ! Ça sera pas grandiose mais...

Il me regarde droit dans les yeux et les siens se marrent avant qu'il enchaîne :

- Je te promets pas le grand soir, mais juste à manger et à boire, un peu de pain et de chaleur, dans les restos, les restos du cœur...

Il se trémousse, agitant une cuiller en bois au rythme de la chanson. Je ne peux m'empêcher de sourire.

- T'as connu ?

Il hausse les épaules :

- Forcément, il bougonne.

- Excuse-moi, c'était con ma question.

Il me fait signe de la main de laisser tomber. Je réalise qu'il a mis un tablier. Ton tablier. Il voit mon regard :

- Y'a un problème ?

- Non non, t'inquiète.

- T'as faim ?

- Un peu oui.

- Alors à table !

Ce n'est effectivement pas un festin. Une paella sans poulet, sans chorizo, sans calamars, sans safran... Pour faire court, il a fait revenir un oignon dans une poêle, puis il y a mis du riz et une poignée de petits pois qu'il a trouvés dans le congélateur au-dessus du frigo.

- Y'a pas grand-chose chez toi. Pour becter j'entends.

- Non, j'ai pas fait les courses depuis un moment.

Depuis toi.

- Je peux t'aider ?

- A quoi ?

Le même geste vague de la main.

- A ce que tu veux. Faire des courses, finir de nettoyer ton appart', t'écouter, fermer ma gueule, me casser... c'est open.

Je secoue la tête sans le regarder :

- Excuse-moi, pour l'instant je sais pas. T'as déjà fait pas mal. Maintenant là, je vais... je vais aller me coucher. Tu peux

faire ce que tu veux, regarder la télé, écouter des disques, lire... te gêne pas, tu es ici chez toi.

Il me regarde droit dans les yeux :

- OK. Attends, je voudrais te dire... euh... je voudrais pas non plus faire dans le pathos... mais, bon je me lance.

Il se racle la gorge :

- Si t'as besoin de quoi que ce soit, sache que je suis là. Tu m'as sorti de la merde, enfin pour cette nuit du moins - je voudrais surtout pas te donner l'impression de vouloir m'incruster hein ? Tu m'as aidé alors je veux que tu saches que si t'as besoin que je t'aide à mon tour, eh bien je suis là. T'as pas l'air d'aller très bien. Quand je t'ai vu tout à l'heure sur ce banc, je me suis même dit que t'allais faire une connerie. Alors si tu veux en parler, je suis là. OK ? Voilà, c'est tout.

- Merci. Plus tard peut-être.

- Quand tu veux mon pote, si tu veux, quand tu te sentiras prêt.

Je me lève :

- Bonne nuit.

- Ouais, toi aussi.

Le lendemain matin, je m'étonne : j'ai dormi. J'ai dormi pour de vrai. J'enfile mon caleçon, un jean et un tee-shirt, et je m'apprête à ouvrir la porte de ma chambre quand j'entends un bruit... Ah c'est vrai, il y a quelqu'un chez moi. Quelqu'un qui n'est pas toi.

- Salut.

- Ah te voilà ! Salut mon pote ! Bien dormi ?

- Pas mal ouais.

- Tu veux du café ?

- Ouais, merci.

- Je suis allé faire quelques courses pend...

- Eh attends là ! Je veux pas que tu te sentes obligé de me prendre en charge.

- Oh oh ! Du calme mon gars. Je te prends pas en charge d'accord ? Y'avait rien à bouffer chez toi alors je suis descendu acheter du pain et un pot de confiot'. J'aurais pas pu acheter plus, j'avais pas plus.

Je secoue la tête et lève les mains en signe de reddition :

- Excuse-moi, je suis un peu... à cran.

- Y'a pas de mal.

- Et je ne voudrais pas... je ne voudrais pas que tu sentes redevable. De quoi que ce soit.

- Mais non, t'inquiète. Je veux pas non plus m'imposer. Si tu veux pas que je reste, dis-le moi, c'est pas un problème.

Je marque un temps, me gratte la tête :

- Non, tu peux rester. D'ailleurs je vais te laisser une clé, comme ça tu pourras aller et venir à ta guise.

Et tout de suite, je joins le geste à la parole, je décroche une clé, ta clé, et je la lui tends. C'est à son tour de marquer un temps :

- T'es sûr ?

Je secoue la tête vigoureusement. Oui, j'en suis sûr, j'ai envie qu'il reste, j'en ai besoin. Il prend la clé et la fourre dans sa poche tout en continuant à me regarder.

- Tu vois c'est juste que je n'ai plus l'habitude... je n'ai plus l'habitude qu'il y ait quelqu'un... ici. Tu vas peut-être me trouver un peu ours, faudra pas t'en offusquer, ça n'a rien à voir avec toi.

Je me marre en me passant les mains dans les cheveux puis sur le visage :

- Putain, ça fait une éternité que j'ai pas parlé autant !

- J'ai l'impression. Bon, on se le prend ce petit-déj' ?

- Ouais. Au fait, c'est quoi ton nom ?

- Benji. Benjamin. Mais on a toujours dit Benji.

- OK, va pour Benji. Moi c'est Alain.

Et on se sert la pogne en se regardant dans les yeux, comme deux couillons contents de s'être rencontrés.

Plus tard je vais me raser, me laver les dents, prendre une douche. La salle de bains est cradingue et je décide d'y faire quelque chose. Je me dirige vers la cuisine chercher une éponge et du nettoyeur, et je constate que Benji n'est plus là. Parti ? Je jette un œil dans sa chambre : non, son sac est là. Je me sens soulagé. Je dois bien avouer qu'un instant j'ai eu peur qu'il se soit tiré. C'est nouveau pour moi d'aspirer à ce que quelqu'un soit là. Pourtant je ne lui ai rien dit, il ne connaît rien de moi. C'est peut-être bien pour ça. Il ne sait rien et il a pigé. Il a de l'empathie sans pour autant me gaver avec des regards scrutateurs, des paroles qui se veulent rassurantes, des encouragements de merde, des questions sans réponse. Avec ma mère, ma sœur, mes potes, je me sens étudié, surveillé, entouré à m'étouffer.

Et justement, le téléphone sonne. Sans réfléchir, je décroche :

- Oui ?

J'entends un grand soupir de soulagement et tout de suite après :

- Ah quand même !

- Salut maman.

- Mais t'étais où mon grand ? Je me suis fait un sang d'encre.

- Fallait pas. Je... suis parti quelques jours.

- Pourquoi tu me l'as pas dit ?

- Parce que je suis libre d'aller faire un tour sans en informer qui que ce soit maman !

- Ne t'énerve pas mon chéri, ne t'énerve pas. Je disais ça parce que j'étais inquiète.

- Oui maman mais faut me laisser vivre à ma guise. Et si je ne réponds pas au téléphone ou si je ne rappelle pas, et bien... c'est peut-être parce que je veux être tranquille, que je n'ai

pas envie de parler. D'accord ? Bon, à part ça comment vas-tu ?

- Moi ça va. C'est à toi qu'il faut demander ça...

- Non maman, ce n'est pas à moi qu'il faut demander ça. JE NE VAIS PAS BIEN, ALORS NE ME DEMANDE PAS COMMENT JE VAIS !

- D'accord, d'accord, ne t'énerve pas Alain, ne t'énerve pas.

- Ecoute moi, maman, écoute moi bien.

Je marque un temps, prend une grande respiration et déballe mon laïus :

- Je sais que ce n'est pas facile pour vous non plus, je veux dire à Roxane, à papa et à toi. Mais il faut me laisser le temps de me remettre, d'accord ? Alors ne m'appellez plus, c'est moi qui vous appellerai. Et ne vous inquiétez pas. C'est juste que... que j'ai besoin d'être seul. Mais ça va aller, ça va aller. Je t'embrasse maman et ne t'inquiète pas, je te donnerai de mes nouvelles, c'est promis. Salut.

Je n'attends pas sa réponse et je raccroche doucement.

Je retourne dans la cuisine chercher de quoi nettoyer la salle de bains. La cuisine, elle, est nickel. Quand est-ce qu'il a eu le temps de faire tout ça ? Il est incroyable ce mec. Je prends une éponge, du nettoyeur et je vais briquer la salle de bains. Ça me prend au moins une heure. Je suis exténué mais content. Content ? Ouais, content, satisfait. Ça faisait longtemps que je n'avais pas éprouvé ce sentiment.

Après je m'habille chaudement et je descends faire des courses. J'achète de quoi cuisiner des spaghettis aux crevettes, du gorgonzola, une bouteille de vin blanc - un Riesling - du chocolat noir - mon préféré - et une tablette au lait et noisettes, des fois que Benji n'aimerait pas le chocolat noir. Après réflexion je prends aussi de quoi faire une tarte aux pommes.

Je rentre. Toujours pas de Benji. Je prépare la tarte aux pommes. Je m'occuperai des spaghettis ce soir. Pour l'instant il est 14h28. Je m'arrête. Je repense à hier : à la même heure

j'étais en train de me brosser les dents sans savoir ce qui m'avait décidé à le faire. J'ai fait du chemin depuis sans qu'il y paraisse : j'ai dîné, j'ai dormi, j'ai pris un petit déjeuner, j'ai parlé à ma mère, j'ai parlé tout court, l'appart est à peu près propre - pas que grâce à moi, d'accord - il y a de quoi manger dans le frigo et j'ai fait une tarte aux pommes que je vais partager avec quelqu'un.

Avec quelqu'un qui n'est pas toi.

Je respire un grand coup. Tu me manques toujours autant et tu me manqueras encore longtemps, je pense que tu me manqueras toujours. Mais pour la première fois, je me sens un petit peu mieux. J'ai posé un pied sur la berge.

Je regarde par la fenêtre : il neige. Sale nuit en perspective pour ceux qui dorment dehors.

Le reste de l'après-midi passe sans que je fasse quoi que ce soit à part fumer, encore, et tousser et penser. La nuit est tombée, c'est le pire moment de la journée. Je suis assis dans mon fauteuil et perdu dans mes pensées quand j'entends le bruit d'une clé dans la serrure. Un instant, un bref instant, c'est idiot, je m'attends à ce que ce soit toi qui entres dans la pièce, chez nous.

Mais c'est Benji qui rentre, emmitouflé dans une écharpe, le nez rougi par le froid, de la neige sur le bonnet :

- Putain ça caille !

Une seconde, je le regarde sans rien dire. Il reste la main sur la poignée, attendant de savoir. Puis je reviens sur terre, je lui décoche un sourire, pas un grand sourire, un sourire quand même. Je me lève et l'invite du geste à rentrer.

- Salut Benji. Entre, entre ! Y'a une bouteille de Riesling au frais et ce soir, c'est moi qui régale, tant pis pour toi mon vieux.

Un jour tu verras, on se retrouvera

La vie est une chose, la rêver une autre et un sourire en change parfois le cours quand le hasard fomenté une rencontre.

"Je n'aurais jamais cru qu'on se rencontrerait"

écoute-elle en épluchant ses pommes de terre, la tête dans ses rêves, rêves d'hypothétiques retrouvailles

"Le hasard est curieux, il provoque les choses"

... elle imagine la rencontre, force le hasard à les mettre

"Et le destin pressé, un instant prend la pause"

à les remettre face à face elle et lui

"Non je n'ai rien oublié"

et savoure son regard

"Je souris malgré moi, rien qu'à te regarder"

fasciné, ébloui, ému après toutes ces années

*"Si les mois, les années marquent souvent les êtres toi, tu n'as pas changé, la coiffure peut-être"... **

Non elle n'aurait pas changé.

Et il regretterait de l'avoir laissée tomber 28 ans plus tôt.

La chanson s'arrête, le speaker de la radio reprend la parole, elle descend de son manège enchanté et reprend, elle, le cours de sa vie terrestre, le pas chancelant d'avoir autant tourné dans son carrosse de jeune fille.

Bon, soyons réalistes, j'ai quand même un peu changé : quelques rides évidemment, un léger affaissement du menton peut-être, certains kilos en trop, certes, mais que je porte bien. Je pense avoir ce qu'on appelle la cinquantaine épanouie.

* Paroles de « Non je n'ai rien oublié » de Charles Aznavour

Le matin au saut du lit, l'épanouissement est un peu blet mais dans son rêve ces matins là n'existent pas. Les rêves sont comme une auberge espagnole, chacun y apporte bien ce qu'il veut.

A bientôt 56 ans, elle a encore du chien ; habillée, elle fait son effet. Nue, elle fait encore son effet. Pas le même. Cet embonpoint censé bien lui aller se traduit par une bouée autour des hanches, d'un ballon semi-dégonflé sur le ventre, de flotteurs sous la poitrine et de brassards autour des bras. Les chevilles et les jambes en dessous du genou sont restées fines. Au-dessus... honnêtement ? Non. Sans parler des varices et des petites veines qui pètent de façon tout à fait inconvenante et disgracieuse à partir d'un certain âge. Les seins... oui les seins... Dans un soutien-gorge soucieux de son renom, les seins se tiennent bien - à condition que leur propriétaire marche à allure modérée. Sans ce souteneur, ils n'ont aucune fierté, ils se conduisent très mal ces mal élevés et penchent du nez.

Bien habillée - jupe aux genoux et talons aiguilles pour mettre ses jambes en valeur - bien coiffée, bien maquillée et parée de tous ces accessoires dont une femme soucieuse de son apparence sait se pourvoir, elle est effectivement agréable à regarder. Qui plus est, elle prend garde à se tenir droite, à marcher posément, à tenir la tête hors du cou et à sourire sans trop ouvrir la bouche à cause de ses dents qui ont une fâcheuse tendance à se déchausser - la vie ne vous fait pas de cadeau. Ce qui confère à l'ensemble une dégaine un rien guindée - mais rien n'est jamais parfait n'est il pas ? - mais digne.

Je suis enrobée, d'accord. De deux choses l'une : soit je maigris (manger moins, manger mieux, boire moins d'alcool, boire plus d'eau, faire du sport... quelle barbe !) soit je grossis pour devenir une vraie grosse. Pas de demi-mesures. Je

trouve certaines filles grosses très belles. Pour la santé et le confort, c'est peut-être pas top ; mais au moins je pourrais manger sans me priver n'y culpabiliser n'y rêver à un chimérique amaigrissement.

Mais elle ne prendrait jamais une décision aussi extrémiste. La preuve, elle s'est récemment inscrite à un club de gym. Pour le sport bien entendu, sans exclure que, le hasard faisant parfois bien les choses, toute rencontre (fortuite et proche de « Et plus si affinités ») ne soit pas la bienvenue... *Mais ce n'est évidemment pas ce que je recherche en premier lieu, se ment-elle.*

Elle se rend au club deux fois par semaine sans régularité ni dans les jours ni dans les heures. Juste pour varier les cours de fitness - et les possibilités de rencontres mais ça elle ne l'avoue pas. *Ce n'est évidemment pas ce que je recherche en premier lieu.*

Ainsi, au prix de réels efforts et non moins véritables souffrances, a t'elle les fesses et les cuisses un peu plus fermes sans pour autant que sa silhouette en soit transformée. Mais nul n'est tenu à l'impossible n'est-ce-pas et cinquante ans de "non sport" ne peuvent aboutir en quelques mois à un corps de rêve. Ça se saurait.

Et, au prix d'autres sacrifices, elle a fait une rencontre et accepté de passer une nuit avec cette rencontre. Comme on se jette à l'eau : on sait que l'eau sera froide mais on a décidé de se baigner puisqu'on est venu au bord de la mer pour ça. Après, on est content d'avoir eu le courage de s'être plongé dans une telle eau et on est content aussi d'en sortir au bout de cinq minutes d'une brasse rapide, un peu saccadée et qui vous laisse sur place ou presque, le corps transi. Finalement on s'est mouillé les cheveux pour pas grand chose mais au moins, on a plaisir après de s'allonger sur une serviette au soleil, de fermer les yeux et de piquer un petit roupillon. Ou de se rhabiller tout de suite et de quitter la plage.

La rencontre n'avait pas donné suite.

Faut dire aussi qu'elle n'y met pas du sien avec son côté commandant en chef thatchérien ; la plupart s'effarouchent, c'est bien compréhensible. Seuls les hommes cherchant une maman autoritaire auraient pu être séduits mais les petits garçons en mal de fessée, ce n'est pas son truc à elle.

Voyons les choses en face : ma vie amoureuse est un fiasco et rares les occasions de séduire un homme qui me plaise. Quand ça m'arrive, il est vieux. Enfin, plus vieux que moi. Mais les "troisième âge", non franchement, merci, ça ne me dit rien. Je n'ai aucune envie de me voir dans un miroir.

Sa vie amoureuse est un désert sec, sans un souffle d'air, sans une ombre, sans une oasis - quand elle en voit une, il s'agit d'un mirage.

Et ce qu'on ne vit pas, on le rêve.

Deux mois plus tard, elle le retrouve, l'amour de sa jeunesse. Du moins, c'est ce qu'elle croit.

Ce matin-là, rien ne va. Elle se loupe au réveil et se lève d'un coup sans prendre le temps de s'étirer, la tête dans le cirage, le teint chiffonné et d'une humeur de chien. *Et s'il y a bien un truc dont j'ai horreur, c'est de devoir me dépêcher le matin !* Ce qui est le cas aujourd'hui : pas le choix si elle veut arriver à l'heure au boulot.

Elle doit renoncer à se laver les cheveux, elle ne prend pas de douche, elle saute son petit-déjeuner, elle n'a pas le temps de repasser la tenue qu'elle aurait préféré mettre et opte pour un ensemble qui la boudine, ce qu'elle constate sans avoir le temps d'y remédier. Quant au maquillage, il est adapté au reste : bâclé, négligé. Et, comble d'ineptie, elle oublie de mettre des bijoux mais quand elle s'en aperçoit, il est trop tard, elle est déjà dans sa voiture, engagée sur le boulevard. *Et merde !* Pas le temps de retourner chez elle.

Récapitulons : le cheveux gras, à peine maquillée, boudinée, sans bijoux pour rehausser un tant soit peu l'ensemble. Et d'une humeur exécrationnelle. Un tableau réaliste quand il eut fallu qu'il soit romantique. La vie ne fait décidément pas de cadeau.

Percuter la bagnole qui la précède n'arrange rien, comme on s'en doute. La poufiasse de devant a stoppé net pour laisser passer une vieille dame qui voulait traverser. *NON MAIS ON AURA TOUT VU ! ET D'UNE, LES VIEUX, Á UNE HEURE OÙ LES TRAVAILLEURS PARTENT TRAVAILLER, ILS DEVRAIENT RESTER CHEZ EUX ! QUI EST-CE QUI PAYE LEUR RETRAITE HEIN ? ET DE DEUX, LE PLAT DE NOUILLES MOLLES SOUS TRANXEN LÁ, QUI S'ARRÊTE AU LIEU D'AVANCER ! ESPECE DE MOLLUSQUE D'EAU DOUCE !*

Elle se met dans une rage folle, bondit avec des flammes dans les yeux hors de sa voiture emboutie et apostrophe la coupable dans des termes qui ne sont ni d'une grande courtoisie ni d'un bon goût avéré. Qui plus est, elle est en tort et elle le sait. En plus d'avoir le cheveux gras, d'être à peine maquillée, habillée comme une quiche, sans bijoux, elle est rouge pivoine, couleur qui, si elle convient très bien à la fleur éponyme, n'est pas la couleur qui sied le plus aux blondes, surtout quand ladite couleur se concentre sur les joues.

C'est dans ces conditions qu'elle le retrouve, l'homme de ses nostalgies. Il est sur le trottoir et il regarde la scène.

Elle voit vaguement du coin de l'oeil un homme qui l'observe *Qu'est-ce qu'il a à me regarder comme ça celui-là ? Y veut ma photo ?* sans vraiment y prêter attention. Une seconde, à peine. Puis dans sa tête il y a un flash. *NON C'EST PAS POSSIBLE !* Elle tourne de nouveau les yeux vers lui et le regarde *pour de vrai*. Et le reconnaît. *AH NOM DE DIEU !*

Et croit que lui aussi l'a reconnue. Non pas parce qu'il la contemple avec cet air ému du synopsis mais parce son regard est fuyant. Elle s'imagine qu'il aurait préféré ne pas la

voir, la revoir, surtout dans ces circonstances minables. Mais sous son regard à elle, autant sidéré qu'insistant, il finit par la regarder. Et ce qu'elle lit dans ses yeux est hors scénario au ralenti avec envolées de piano qu'elle avait écrit dans son imaginaire. Tout se casse la gueule. Rien ne va plus. *C'est pas vrai ?... Ah non c'est pas possible, justement aujourd'hui alors que je suis minable, c'est pas juste ! Mais pourquoi justement aujourd'hui ? Ah non je peux pas y croire... C'est trop injuste.*

Elle est effarée. Son corps conscient de sa détresse compatit et tente gentiment de l'aider : ses mains essayent fébrilement de la recoiffer, tirent maintenant sur sa jupe trop courte, ses lèvres se mordillent pour se redonner un peu de pulpe.

Et ses yeux ne quittent pas l'homme du trottoir : ils le scrutent de bas en haut, de haut en bas, le déshabillent, le comparent aux souvenirs archivés. Et au bout de leur impitoyable inspection, rendent compte ; elle retrouve alors son calme.

... Finalement, lui aussi il a changé dis donc, il a forci... il a pris du bide. Et ce double menton, ces joues couperosées, pas très gracieux tout ça... Ben dis donc, il a mal vieilli, c'est à peine si je l'aurais reconnu...

Elle le déteste sur le champ : 1) d'avoir été témoin de cette scène, 2) de l'avoir vue si peu à son avantage, 3) d'avoir enlaidi. Et surtout, surtout de casser son rêve. Et à quoi servent les rêves si ce n'est de vous permettre d'avancer ?

Qu'est-ce qu'il lui reste maintenant ? Son cœur de 25 ans vient de mourir, il ne vivait qu'en cet homme qui, une fois de plus, la laisse tomber.

Elle tourne la tête, la rentre dans sa voiture pour y prendre son sac à main, y cherche une carte de visite qu'elle tend à la pauvre conductrice qui pleure toujours, lui balbutie : *Appelez-moi plus tard, là j'ai pas le temps, monte dans sa*

voiture et démarre pour s'éloigner au plus vite de ce cauchemar.

L'homme du trottoir s'éloigne du lieu de l'incident et se demande encore pourquoi cette femme le regardait avec autant d'insistance. Lui était interloqué et gêné de voir qu'une femme a priori d'âge respectable puisse se conduire comme une harpie. Et qu'elle ne le quitte pas des yeux. Avant qu'elle se reprenne et qu'elle parte, il avait vu son air malheureux, presque désespéré. « Sans doute s'est-elle rendu compte de l'ignominie de son comportement et a-t-elle eu honte » pense t'il. Mais tout de suite après elle l'avait toisé. Une folle.

Ce qu'elle ignore, c'est qu'ils ne sont jamais connus, cet homme du trottoir et elle. Peut-être ressemble t'il un peu à l'homme elle a aimé vingt huit ans plus tôt. Mais il n'a rien à voir dans son histoire. C'était juste un passant.

Elle ne le sut jamais.

Juste un besoin de tendresse

Elle n'était pas heureuse avec ce mari qui n'avait jamais de temps pour elle, ne l'écoutait pas, lui répondait au petit bonheur la chance, l'embrassait distraitement et lui faisait l'amour par nécessité hormonale. Elle se sentait seule, son fils ne comblait pas son besoin de partager quelque chose avec quelqu'un, parce qu'il était son enfant et que ce dont elle avait besoin, c'était de l'amour d'un homme.

Aussi tomba t'elle rapidement amoureuse de ce jeune professeur qu'elle rencontra au conseil de classe, qui était si gentil, qui prit le temps de l'écouter et de lui expliquer pourquoi son fils était nul en cours en choisissant d'autres mots moins durs à entendre.

Deux jours plus tard, il l'appelait sous un prétexte quelconque et l'invitait à aller boire un verre avec lui, ce qu'elle accepta sans arrière pensée car il le lui avait demandé si gentiment qu'elle ne se voyait pas refuser sans le vexer ou lui faire de la peine, d'autant qu'il avait précisé « En tout bien tout honneur, juste pour parler des difficultés de Martin, dans un autre cadre que l'école ».

Ils discutèrent de Martin, oui bien sûr, puis de tout et de rien. Il lui proposa de la revoir pour la tenir informée des progrès de son fils. Elle ne lui a pas dit qu'à son avis une telle discussion ne se justifierait jamais car le gamin ne faisait aucuns progrès.

Deux jours plus tard, ils se retrouvaient sur un banc du parc et là encore parlèrent de Martin, plus rapidement cette fois-ci. Quand le sujet Martin fut évacué, le jeune professeur la regarda dans les yeux et lui dit qu'elle était douce, qu'elle était belle, il caressa sa joue du dos de la main avant de

prendre sa main à elle avec une grande gentillesse. Elle se retrouva dans une chambre d'hôtel, au lit avec lui, où il lui fit l'amour très gentiment.

Ils se revirent encore un peu. Elle aurait bien continué comme ça à engranger de sa gentillesse qui lui faisait tant de bien.

Mais un jour il lui expliqua, toujours très gentiment, qu'il n'était pas raisonnable qu'un professeur et la mère d'un élève aient une relation suivie, qu'il avait un peu perdu la tête et qu'il valait mieux s'en tenir là. Il l'embrassa gentiment sur la joue, lui fit un gentil petit signe de la main et la quitta.

Elle attendit quelques jours. Puis se décida.

Elle alla à la sortie du collège, un jour où elle savait que son fils se trouvait consigné en colle, pour voir le professeur seule à seul. Elle voulait lui expliquer qu'ils pouvaient bien se voir sans avoir de relation charnelle, que le voir et lui parler lui suffisait à elle. Ce dont elle avait besoin c'était de sa gentillesse.

Elle était encore à quelques pas du portail du collège quand elle le vit : il discutait avec une mère d'élève, avec les mêmes yeux qui la regardaient elle encore peu de temps avant, avec la même douceur, avec la même gentillesse.

Elle s'arrêta de marcher et rien dans son attitude ne changea. Elle les regarda un moment puis fit demi-tour.

Le lendemain, elle alla le trouver à la sortie des cours, le salua gentiment et lui planta un couteau dans le cœur tout en lui souriant toujours très gentiment.

S o m m a i r e

On n'est pas curieux par ici.....	2
L'erreur.....	6
La dame mûre.....	7
La fille dont il ne voulait pas.....	11
La maison du vent.....	16
La médiation.....	23
La soupe à la citrouille.....	28
J'aurais préféré ne pas être là.....	31
On ne choisit pas sa famille. Hélas.....	35
Quelqu'un pour m'aider.....	45
Un jour tu verras, on se retrouvera.....	58
Juste un besoin de tendresse.....	65